20-1-51



L'APOSTOLAT DES ENFANTS CHRÉTIENS

EN EXEMPLES.



L'APOSTOLAT
DES
ENFANTS CHRÉTIENS

EN EXEMPLES.

par J. M. A., Missionnaire apostolique.

16e mille.

Société Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER et Cie.

LILLE, rue du Metz, 41, LILLE. 1891.

PRÉFACE.

Le mal, de nos jours, fait des progrès immenses. Comment arrêter ce torrent dévastateur ? En remplissant nos devoirs de chrétiens.

Qui dit chrétien, dit apôtre ; qui dit apôtre, dit homme de zèle et de dévouement.

« Comment puis-je être apôtre, moi ? disait un petit enfant, désolé de sa faiblesse. Je suis si petit !... Je ne puis rien faire de bon... » Hélas ! le découragement a saisi non seulement les enfants en bas âge, mais encore les hommes faits. Et cependant DIEU *lui-même nous donne à tous cette mission à remplir :* « Sauvez vos frères ! » *De là cette maxime des saints : « Vous ne vous sauverez pas seuls, ou vous ne vous damnerez pas seuls. »*

Donc, tous nous devons être apôtres, sous peine de devenir apostats.

Les enfants peuvent et doivent être apôtres. Et que leur apostolat est fécond !

Le roi guerrier saint Ferdinand disait: « Je crains plus la malédiction d'une pauvre femme que toute l'armée des Maures.» A notre tour, nous pouvons dire : « Je compte plus sur la prière d'un petit enfant que sur l'habileté des plus fins diplomates et la force des bataillons. »

Malheureusement cette puissance de l'apostolat des enfants est trop méconnue.

Ah! l'enfer, lui, connaît bien l'efficacité de ce secours; c'est pour cela qu'il s'acharne à nous le ravir. Hâtons-nous de le mettre à profit pour déjouer les ruses de Satan.

Au moment où les peuples sont armés d'une manière formidable, prêts à se précipiter les uns sur les autres, à la veille peut-être d'une conflagration générale, qui nous donnera une armée de petits enfants chrétiens, une légion de petits apôtres?

Ce serait le salut!

Enfants chrétiens, amis privilégiés du Cœur de JÉSUS, *si vous saviez!... Si vous connaissiez votre puissance d'expiation, votre puissance de réparation, votre puissance d'intercession, vous n'hésiteriez pas un instant; mais vous diriez comme les Croisés d'autrefois:* « DIEU *le veut!* DIEU *le veut!* » *et vous iriez à la conquête de ces lieux bénis entre tous, que* JÉSUS *arrosa tant de fois de son sang, — à la conquête des âmes!*

Un prince chrétien, se trouvant en présence d'une flotte supérieure à la sienne, s'écriait: « *N'ayons pas peur: en ce moment les religieux chantent Matines!* » *Si vous le voulez, l'Église et la Patrie, menacées par les puissances infernales, pourront dire à toute heure:* « *Ne craignons rien: les enfants prient pour nous!* »

C'est là votre mission, enfants chrétiens; et, toute sublime qu'elle est, elle n'est pas au-dessus de vos forces.

Vous pouvez, si vous le voulez, être apôtres :

Apôtres par la prière,

Apôtres par la parole,

Apôtres par la vertu.

Et votre apostolat, fécondé par la grâce divine, sauvera l'Église, sauvera la Patrie, sauvera la Famille, sauvera les pécheurs, sauvera le monde !

C'est aussi le meilleur moyen de reconnaître le bienfait de l'éducation chrétienne que vous recevez ; — c'est le meilleur secret de faire fructifier la bonne semence de la foi qui vous est prodiguée; — c'est, enfin, vous assurer la gloire et le bonheur pour toujours!

Enfants chrétiens, à l'œuvre !

SOYEZ APÔTRES !





L'APOSTOLAT DES ENFANTS CHRÉTIENS

EN EXEMPLES.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Enfant Chrétien apôtre par la prière.



La PRIÈRE des ENFANTS.



SATAN a ses légions infernales ; pourquoi n'aurions-nous pas nos légions angéliques ?

Jadis, à ce cri : *Dieu le veut !* tous les enfants de la France se levaient en masses innombrables pour aller délivrer le tombeau de JÉSUS-CHRIST.

Si combattre pour arracher la Terre-Sainte aux mains des infidèles est *une œuvre digne de la vie éternelle*, selon la parole d'un saint Pontife, c'est un bien plus grand mérite d'arracher les âmes aux mains des impies qui veulent leur ravir DIEU et la foi.

Ah ! si nous savions organiser, dans chaque

paroisse, dans les écoles, dans les petites classes surtout, l'apostolat de la prière, nous verrions bientôt des miracles de salut.

La prière ! c'est une arme invincible. Mais réunir les enfants dans la prière, les rapprocher de Notre-Seigneur, c'est le grand secret de rendre irrésistibles leurs supplications déjà si puissantes par elles-mêmes ; c'est, par suite, briser les forces de l'enfer, car il est écrit, et JÉSUS l'a rappelé pour la gloire des enfants et la confusion des méchants :

« *Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfants et des petits à la mamelle, à cause de vos ennemis, afin de détruire tout ennemi et quiconque est avide de vengeance.* » (Psaume VIII.)

« L'enfant qui a conservé l'innocence de son baptême, commande en maître au bon DIEU, a dit un saint. — Et à la Sainte Vierge aussi, » ajoute le vénérable curé d'Ars. Comment pourrait-elle refuser d'exaucer les plus chers amis de son Cœur immaculé et du Cœur sacré de son Fils ?



 CE QUE PEUT la PRIÈRE des ENFANTS. 

TOUTE prière bien faite est exaucée, suivant la promesse de Notre-Seigneur. Mais aucune prière n'est plus sûre de succès que *la prière des enfants.*

L'Esprit-Saint prie en eux, sans aucun des obstacles qu'un âge plus avancé peut opposer à *ses gémissements inénarrables.* Il rend la langue des enfants éloquente, il forme en eux des désirs, des cris touchants, auxquels la bonté infinie ne saurait résister. « La pureté de leur cœur est une prière incomparablement plus excellente que toutes celles que nos lèvres peuvent prononcer, » dit un saint Père.

« *Dieu est tout-puissant*, dit le roi David, *et qui pourra jamais lui résister ?* » — La prière des enfants.

Le pouvoir extraordinaire des enfants sur le Cœur de DIEU a pour fondement principal l'amour tout particulier que leur a voué à tout jamais Celui qui a bien voulu se donner à nous tout d'abord sous la forme d'un petit enfant. On sait, du reste, combien le Sauveur leur a témoigné

d'affection durant sa vie mortelle, comme il aimait à les voir autour de sa personne.

« — Mais, disait un jour un père de famille, vous parlez de l'excellence de la prière des enfants... : ils ne savent pas ce qu'ils disent. Comment certaines formules, apprises et récitées souvent sans intelligence, seraient-elles devant Dieu de vraies prières ?

» — Ah ! Monsieur, lui fut-il répondu, si cet enfant qui joue à vos pieds venait, un bouquet de fleurs à la main, vous débiter le jour de votre fête quelque compliment enseigné par sa mère, dites, n'en seriez-vous pas touché ? »

La réponse du père se devine aisément.

Eh bien ! si telle est la sensibilité d'un cœur paternel parmi les hommes, que faut-il donc penser de celle du Cœur de Dieu ? Certes, *personne n'est ni aussi père, ni aussi bon que lui*, suivant les belles paroles de Tertullien dont notre langue française ne peut rendre toute la délicatesse : *Tam pater nemo, tam pius nemo.* Et saint Augustin ajoute : *Imo tam mater !* Dieu est plus que père, *il est mère !*

COMMENT on PARLE au BON DIEU.

« — Je voudrais parler au bon Dieu, mais je ne le puis !... » soupirait un petit enfant. C'est



une erreur : on parle au bon Dieu dès qu'on le veut.

Sainte Madeleine de Pazzi, encore toute petite, disait qu'elle avait faim du bon DIEU, et demandait à communier. On lui répondait : « Tu es trop jeune, attends. » Elle attendait, la pieuse enfant, mais non pas sans verser des larmes.

Sa mère communiait souvent, et, ces jours-là, Madeleine se mettait à l'église bien près d'elle, prenant un pan de sa robe, et se disait : « Ma mère va recevoir le bon DIEU, elle sera toute remplie de sa grâce et de sa bonté : cette grâce et cette bonté passeront à son corps, de là à ses vêtements, de là jusqu'à moi. » Et de retour à la maison, l'enfant restait le plus près possible de sa mère. Un jour elle lui dit : « O ma mère, assieds-moi sur tes genoux, et laisse-moi appuyer ma tête contre ta poitrine...! Je veux dire quelque chose au bon DIEU. »

Et vous, mon enfant, qui lisez ces lignes, n'avez-vous pas quelque chose à dire au bon DIEU ? Rien de plus facile, DIEU est partout ; il est près de vous, il est en vous, il vous voit, il vous écoute ; ouvrez-lui donc votre cœur avec confiance.





COMMENT on ÉCOUTE le BON DIEU et COMMENT le BON DIEU nous ÉCOUTE.



Dieu est partout, mais il est plus particulièrement dans le Très-Saint Sacrement de l'autel. C'est là surtout qu'il se plaît à nous écouter et à nous parler.

Le R. Père Eymard a été l'un des plus grands serviteurs de l'Eucharistie au dix-neuvième siècle. On l'a surnommé à juste titre *le prêtre de l'Eucharistie*. Il a fondé une Congrégation qui a pour but unique l'adoration et l'apostolat du Très-Saint Sacrement.

Il avait cinq ans à peine lorsqu'un soir, après de longues recherches, on le trouva sur un escabeau adossé au maître-autel de l'église paroissiale.

« — Que fais-tu là ? demanda sa sœur inquiète.

» — Je suis près de Jésus.

» — Et pourquoi es-tu monté si haut ?

» — Je l'écoute mieux !... »

Que les petits enfants sont heureux et puissants près de Jésus ! Ils l'écoutent mieux... et Jésus les écoute...

Il faut donc faciliter à ces chers petits les abords du Tabernacle, les conduire souvent à leur céleste Ami. Ce pèlerinage au *Lieu Saint* par excellence est facile à accomplir, et il peut provoquer toutes les effusions du Cœur de Jésus sur l'Église et sur la Patrie, sur les familles et sur les enfants.



COMMENT le BON DIEU ÉCOUTE les PRIÈRES que l'on FAIT pour l'ÉGLISE.

Un navigateur portugais, dont l'histoire nous a conservé le nom glorieux, Jean d'Albuquerque, fut assailli sur son vaisseau près du cap des Tempêtes par une horrible tourmente.

L'éclair sillonnait la nue, la foudre grondait sur sa tête, les vents déchaînés soulevaient les ondes furieuses, le gouvernail était brisé, les mâts renversés, le pilote abattu, la mort présente de tous côtés... Enfin un dernier coup de tonnerre éclate...

Cependant, au milieu des cris d'épouvante qui s'élèvent de toutes parts, un enfant dormait tranquille sur le sein de sa mère éperdue.

D'Albuquerque le voit ; aussitôt, poussé par

une subite inspiration de la foi, il le prend entre ses mains et, l'élevant vers le Ciel : « O Dieu ! s'écrie-t-il, par cet enfant épargnez-nous ! Nous sommes coupables, nous.., mais les foudres de votre justice pourront-elles tomber sur l'innocence ?... »

Dieu ne sut pas résister à cette prière : apaisant les flots, il rendit le calme à l'océan, l'enfant à sa mère, et tous les passagers abordèrent heureusement au port.

Le monde présente actuellement l'aspect d'une mer furieuse, agitée par une violente tempête ; le vaisseau de l'Église est assailli par les coupables machinations des méchants, qui, semblables aux flots en furie, s'efforcent, par de fausses maximes et de pernicieux écrits, de dépraver les âmes, de corrompre la jeunesse, de soustraire l'enfance à la douce et salutaire influence de la Religion, afin de la jeter dans les filets de l'erreur.

Le pilote qui dirige la barque de Pierre jette au Ciel ce cri de détresse, mais aussi de confiance : « *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* » et il exhorte tous ses enfants à la prière, « remède de tous les maux qui affligent le monde, arche

sainte du salut pour échapper au naufrage universel, propitiatoire où la justice éternelle s'apaise et détourne les fléaux. »



Mais nul n'a plus de puissance sur le Cœur de Jésus que ceux qui furent, partout et toujours, ses amis privilégiés. N'a-t-il pas dit : « *Laissez venir à moi les petits enfants ?* »

Donc, pour nous protéger contre la colère du Ciel, il n'y a rien de plus efficace que d'élever au-dessus de nos têtes coupables *l'innocence et la prière des enfants.*

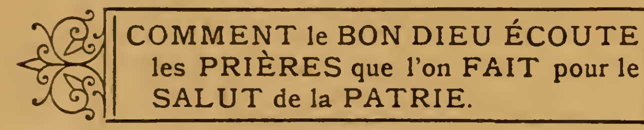


Le curé d'Ars.

« Non, disait le saint curé d'Ars, on ne peut comprendre le pouvoir que l'âme pure d'un enfant a sur le bon Dieu. Ce n'est pas elle qui fait

la volonté de DIEU, c'est DIEU qui fait sa volonté. L'innocence est auprès de DIEU comme le petit enfant entre les bras de sa mère : il la caresse, l'embrasse, et sa mère lui rend ses caresses et ses embrassements. »

Prier pour l'Église est un devoir ; c'est également un devoir de prier pour la Patrie.



COMMENT le BON DIEU ÉCOUTE les PRIÈRES que l'on FAIT pour le SALUT de la PATRIE.



DANS toutes les grandes calamités qui vinrent punir le peuple d'Israël, nous voyons les prophètes du Seigneur rassembler devant DIEU, avec le reste du peuple, les *petits enfants, ceux mêmes qui sont encore à la mamelle.* Et DIEU se laissait fléchir.

Cette coutume a passé chez le peuple chrétien.

En 1418, on fit à Paris une procession publique et solennelle à l'occasion d'une calamité qui désolait la capitale. On fit placer en tête du cortège les enfants, portés sur les bras de leurs mères, comme plus capables d'apaiser le Ciel et d'attirer sa clémence.

Tout récemment encore, dans un pèlerinage de

pénitence, on voyait parmi les pèlerins un petit enfant breton de toute beauté, vêtu de blanc, une couronne sur la tête ; il a été offert au Saint-Sacrement et consacré au divin Cœur au nom de huit mille enfants de *l'Armée des Anges*. Pendant que ce petit pèlerin, les bras en croix, criait au Ciel: « *Pardon, mon Dieu !* » toutes les mères qui avaient apporté entre leurs bras leurs petits enfants les élevaient en même temps vers l'autel. Et la foule qui assistait à ce spectacle ne répondait à cette clameur enfantine que par des soupirs et des larmes.

Oh ! si de tels actes de foi et de réparation se multipliaient par toute la France, notre malheureuse patrie serait bientôt sauvée !

Nous voici à la veille d'événements décisifs. Nous pouvons le dire à l'avance : le salut sera accordé dans la mesure de notre foi. La foi est notre victoire. Ce ne sont pas les habiles qui nous sauveront, c'est JÉSUS, *le Sauveur*, quand nous aurons mérité sa miséricorde.

Vous prierez donc, mon enfant, pour notre patrie, appelée autre fois *le plus beau de tous les royaumes après celui du Ciel*, et maintenant, hélas ! si malheureuse... Née d'une prière sur un

champ de bataille, pétrie en quelque sorte avec l'eau du Baptême et la Sainte Eucharistie, elle reconnaissait autrefois JÉSUS-CHRIST comme son premier Souverain, et elle accomplissait glorieusement les volontés de DIEU. Aujourd'hui elle est livrée aux sectes infernales... Qui la sauvera? La prière, la prière de tous les vrais Français, mais surtout la prière des enfants.

Oui, mon enfant, vous prierez pour l'Église et pour la France, vous prierez aussi pour la famille.



COMMENT le BON DIEU ÉCOUTE les PRIÈRES qu'on FAIT pour la FAMILLE.

PLUS on a reçu de DIEU, plus on doit rendre à DIEU, à l'Église, à la patrie et à la famille.

Vous recevez de DIEU, mon enfant, dans la plus large mesure, le bienfait d'une éducation chrétienne, vous devez donc rendre beaucoup.

La vraie et solide reconnaissance consiste, avant tout, à souhaiter et à procurer à ceux qui nous sont chers le bien par excellence : la grâce de DIEU et son amour ; ce bien-là seul donne la paix à l'âme pendant la vie, survit par-delà la

tombe et se perpétue au Ciel. Or, que de parents sont privés de cet héritage divin !

Je ne crois pas qu'il y ait, pour un enfant, un plus grand malheur que celui de voir des parents chéris privés de ce qui fait le vrai bonheur en ce monde, et s'acheminer vers le malheur éternel.

Une personne élevée dans l'indifférence de la religion se convertit sincèrement. Elle eut le malheur de voir mourir son père. « O mon Dieu ! se disait-elle, mon père est mort, et il est mort impénitent !.. Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne le reverrai donc jamais plus, ce père que j'ai tant aimé !... Mon Dieu ! ayez pitié de lui !... mon Dieu ! ayez pitié de moi !...» Elle ne put jamais s'en consoler.

Comprenez donc, mon enfant, combien ces parents ont besoin de rencontrer, au sein de la famille, des cœurs qui ne les aiment point seulement pour ce monde, mais pour l'éternité, des cœurs d'apôtres...

— Que ferai-je ? me dites-vous,

Ce que vous ferez, mon enfant ? D'abord, vous prierez.

La prière peut tout auprès de Dieu, il ne faut

point l'oublier : *Demandez*, dit Notre-Seigneur, *et vous recevrez.*

En voici des exemples.

 La PRIÈRE d'un ENFANT pour son PÈRE. 

DANS une modeste maison de Bordeaux vivait, il y a peu d'années, une jeune femme dont on plaignait avec raison la vie triste et abandonnée. Son mari, entraîné par les mauvaises compagnies, désertait le foyer domestique, et n'y revenait jamais que pour maudire la misère et les privations qui l'y attendaient. Douce et pieuse, sa jeune femme pleurait et priait, mais elle ne murmurait pas. Elle avait pour se consoler un jeune enfant dont la tendresse angélique la dédommageait de l'abandon où la laissait son mari. Le soir, pendant de longues veillées qu'elle passait seule au coin de son foyer mal entretenu, la pauvre mère, avant de poser son fils dans son berceau, lui enseignait ses prières ; ensuite elle l'endormait en lui répétant les doux noms de JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

Un jour cependant, son mari, n'ayant pas rencontré ses compagnons de plaisir, se décide à revenir chez lui achever la soirée à peine com-

mencée. Au moment où il va entr'ouvrir la porte, il s'arrête : la voix de sa femme l'a frappé. — « Avec qui peut-elle ainsi parler ? » se demande-t-il, le cœur déjà en proie à d'injustes soupçons. Il pousse la porte à petit bruit. Quel spectacle s'offre alors à sa vue ! La jeune femme est à genoux, elle tient son enfant dans ses bras et achève avec lui sa prière du soir : « Mon fils, ajoute-t-elle, prions maintenant pour ton père que j'aime tant et que tu aimeras bien aussi, n'est-ce pas ? Recommandons-le à saint JOSEPH, son patron. »

Alors l'enfant serre plus fort ses petites mains croisées sur sa poitrine, et redit avec sa mère la prière de chaque jour : « O mon DIEU, ô saint JOSEPH, bénissez-le !... »

Le mari, ému par cette scène, n'y peut résister. Il vient s'agenouiller près du berceau ; il prie avec sa pieuse femme et son cher enfant, et DIEU lui donne en échange de cette prière l'amour de la famille et un cœur purifié. Depuis, bon chrétien et heureux père, il a dit adieu aux mauvaises compagnies et trouve ses délices au foyer domestique.

Donc, mon enfant, priez. Oui, chaque jour

recommandez vos chers parents au bon DIEU.

Voulez-vous que votre prière soit sûrement exaucée ? Je vais vous en indiquer le moyen.

La PRIÈRE la plus EFFICACE.

LA prière la plus efficace est celle que l'on fait avec JÉSUS-HOSTIE. Entre mille traits, j'en emprunte un au *Messager du Cœur de Jésus*, août 1889.

« La *Communion mensuelle des enfants* fleurit dans un grand nombre de paroisses.

» Cette œuvre si facile et si belle, écrivait un correspondant de la Haute-Loire, est pleine d'attraits pour notre jeunesse. Aussi tous, garçons et jeunes filles, sont-ils fidèles au rendez-vous de chaque mois. La piété d'ailleurs de ces jeunes communiants est remarquable. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire par les témoins de nos fêtes mensuelles : « Quel recueillement parmi ces enfants ! quelle édification ils nous donnent, et même quelle leçon ! » — Cette leçon n'est pas perdue. Ces adolescents entraînent à leur suite une foule d'adultes... et JÉSUS accorde des faveurs insignes à la piété de ces enfants.

» C'était en 1885 ; une élève de onze ans, as-

sociée à l'Apostolat de la Prière et bien fidèle à la communion mensuelle, voulut en outre communier les neuf premiers vendredis pour obtenir la conversion de son père. Celui-ci, livré à tous les excès d'une vie désordonnée et licencieuse, courait le monde sans s'inquiéter autrement de sa fille, qu'il avait abandonnée aux soins d'une vieille grand'mère.

» La chère enfant dut s'imposer bien des sacrifices pour ne pas interrompre ses communions. Souvent elle veillait la plus grande partie de la nuit qui précédait la communion, afin de ne pas s'oublier le matin.

» Cependant elle fut constante, et, pendant trois années consécutives, elle ne cessa de recommander au divin Cœur l'âme de son malheureux père.

» Or, l'année dernière, celui-ci arrive un jour à l'improviste et sans avoir prévenu personne :

« — Je viens faire, dit-il, une petite visite au pays... »

» Après quelques jours passés dans sa famille, il se disposait à repartir, lorsqu'il tomba malade subitement. Bientôt après le docteur faisait cette déclaration :

« — La maladie peut se prolonger quelques semaines encore, mais il n'y a pas de guérison possible. »

» La jeune fille comprend alors mieux que jamais l'importance de sa mission auprès de son père, et son âme s'y dévoue avec un zèle que le Cœur de Jésus ne pouvait manquer de bénir. Elle multiplie ses prières et ses promesses au divin Cœur. Puis elle entoure le cher malade des soins les plus délicats ; elle parvient même à lui faire accepter un scapulaire, où sa main avait cousu une médaille du Cœur de Jésus et de Marie Immaculée. Enfin, un jour elle se hasarde à dire :

« — Papa, si je faisais venir un prêtre ? »

» Le malheureux se trouble et, tout d'abord, refuse... Mais déjà Jésus et Marie avaient secrètement touché son cœur. Peu après, il mande sa fille et lui dit :

« — Mon enfant, j'ai eu tort de refuser ; fais-moi venir un confesseur. »

» Vous devinez sans peine la joie de notre enfant.

» Il y avait plus de dix ans que son père avait mis de côté toute pratique religieuse.

» Grâce aux prières de sa fille, celui-ci reçut donc les derniers sacrements, avec les marques les plus vives d'une sérieuse pénitence. Tant que dura la maladie, le patient édifia tous ceux qui l'approchaient; sa résignation et sa ferveur étaient admirables, et, jusqu'à son dernier soupir, il ne cessa de baiser le crucifix et de réciter toutes les prières qu'on lui suggérait.

» Cette conversion, qui consola si fort le cœur de notre pieuse enfant, a fait aussi un grand bien dans la paroisse. Depuis lors, beaucoup de personnes ont adopté et pratiquent avec fidélité la Communion réparatrice du premier vendredi. »

A JÉSUS par MARIE.

C'Est encore un moyen de tout obtenir du bon Dieu que de le prier par l'intercession de Marie. Mettez la Sainte Vierge de la partie, mon bien cher enfant ; sommez-la de se déclarer la mère de vos parents comme elle est la vôtre ; elle les conduira sûrement à Jésus. Sous ses auspices, tôt ou tard les parents et les enfants offriront le spectacle touchant d'une famille bénie du Ciel.

Le trait suivant vient à l'appui de ce que j'avance :

Dans une ville de France, deux pauvres petits enfants appartenant à une malheureuse, comme la Samaritaine, furent envoyés aux écoles des Frères. Ces bons religieux, connaissant leur malheur, les prirent en affection. De son côté, le vicaire qui leur faisait le catéchisme, ayant appris le sort de ces enfants plus qu'orphelins, leur inspira beaucoup d'amour pour DIEU et d'horreur pour le péché. Ils ne furent point insensibles aux soins qu'on leur donna.

Une mission eut lieu dans leur paroisse : ils furent assidus aux instructions. L'un avait treize ans, l'autre onze ans et demi. Mais la mère, en apprenant, le premier jour, d'où ils revenaient, entra en fureur et, s'emparant du premier, le meurtrit de coups. L'enfant se contenta de lui dire : « Mais, ma mère, le bon DIEU nous a fait tant de bien ! puis-je l'abandonner ? » Le plus petit, de son côté, vint se jeter aux pieds de sa mère et, les larmes aux yeux, les mains jointes, il lui dit naïvement : « Ma mère, je vous en prie, ne jurez pas, vous offensez le bon DIEU. »

Malgré ces mauvais traitements, qui les atten-



Le B. de La Salle, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes, faisant l'école.

daient au retour de l'église, ils n'en continuèrent pas moins d'assister aux instructions. Or, un jour, à la suite d'une nouvelle scène de brutalité, cette malheureuse mère demande à l'aîné : « A quelle heure le sermon? — A six heures, répond l'enfant. — Eh bien, j'irai, » dit-elle. Le pauvre enfant essuie ses larmes et dit à son frère, en lui remettant ses petites épargnes : « Tiens, va retenir trois places, le bon DIEU nous bénira. » Ils arrivent donc à l'église et se placent en face de la chaire. Pendant le sermon, l'aîné jetait de temps en temps les regards sur sa mère, et bientôt il vit des larmes rouler dans ses yeux.

Après le sermon, il lui dit ingénument : « Ma mère, voulez-vous vous confesser ? — Oh ! je le voudrais bien, mais je n'ose pas. — Eh bien, ajoute, l'enfant, je vais vous conduire à un bon prêtre. » Et il donne le mot à son frère pour aller chercher le confesseur, qui vient aussitôt. « Mon Père, dit l'enfant, je vous amène ma mère; surtout ne la grondez pas, elle a peur. » Sa mère prend alors place à la suite des personnes qui environnaient le confessionnal ; et, pendant les deux heures que durèrent les confessions, ses heureux enfants priaient aux pieds de la Sainte Vierge.

Depuis quinze jours que durait la mission, on les avait vus prier assidûment à l'autel de MARIE pour la conversion de leur mère. Tous trois communièrent ensemble ; et chacun disait en montrant ces deux enfants : « Voilà les petits apôtres ! » Leurs prières avaient obtenu ce triomphe de la grâce.



Un ANGE de PIÉTÉ FILIALE.

VOICI un autre trait raconté par un Père de la Compagnie de JÉSUS.

« Je fus envoyé, dit-il, dans une petite ville de Belgique pour y prêcher un Jubilé.

» Depuis longtemps, une élève des Sœurs de Notre-Dame invoquait MARIE en faveur de son père. C'était un ancien magistrat bien respectable, mais obstiné à s'éloigner des sacrements.

» Vers le milieu du Jubilé, la jeune personne se rendit le soir dans les appartements de son père, et le conjura, les mains jointes, de revenir à DIEU. Mais elle n'eut que cette triste réponse: « Ma fille, laissez-moi, car, malgré l'amour que » je vous porte, mon indignation pourrait vous » devenir funeste, (et il exprima une menace » terrible.) — Mon père, répondit-elle avec

» calme et douceur, je serais trop heureuse si ma
» mort pouvait contribuer à votre salut. »

» Puis elle se prit à pleurer, et ne parla que par ses larmes jusqu'à onze heures du soir.

» O MARIE, vous comptiez ses soupirs, vous recueilliez ses larmes, vous les présentiez à votre Fils !

» Cependant, le père demeurait insensible ; mais l'enfant ne perdit pas espoir. Elle alla, de bon matin, se prosterner aux pieds de la Mère des miséricordes et, pleine d'une tendre piété, elle récita son Rosaire le cœur rempli de confiance ; elle se leva ensuite et alla trouver son père.

» O bonheur ! DIEU avait changé cet endurci.

« Mon enfant, lui dit-il, vos larmes, vos
» prières l'ont emporté sur moi : je veux me con-
» fesser. Allez demander au Père à quelle heure
» il voudra m'entendre. »

» Elle vint m'annoncer cette heureuse nouvelle : la joie du Ciel éclatait dans ses yeux.

» Le soir, au sortir du sermon, elle vint me trouver et me dit : « Il est là, il est là, il vous
» attend, mon Père. Que je suis heureuse ! »

» Le vieillard m'édifia ; il versait d'abondantes

larmes que la joie tirait de son cœur naturellement bon. Je suis encore tout ému au souvenir des paroles touchantes qu'il m'adressa pour m'exprimer combien son bonheur était grand, et, pour témoigner sa reconnaissance, il me serra vivement sur son cœur.

» Le lendemain, la pieuse enfant conduisit le vieillard à la Table des anges, où elle-même, ange de la piété filiale, avait puisé des grâces pour la conversion de son père. »

O mon enfant ! il me serait facile de multiplier les exemples. Vous en trouverez des livres tout pleins. Mais je ne sais me lasser de vous redire qu'un enfant qui prie avec confiance sa Mère du Ciel pour son père et sa mère de la terre, est toujours sûr d'être exaucé.



Un PÈRE et une MÈRE RAMENÉS à DIEU par LEUR ENFANT.



C'EST avec raison que MARIE est appelée une *toute-puissance suppliante*.

« Un jour, lisons-nous dans les Annales de l'Archiconfrérie du Cœur Immaculée de MARIE, je fus abordé par une enfant de douze ans.

« — J'ai à vous parler, me dit-elle.

» — Que me voulez-vous, ma chère enfant ? »

» Je la pris à part : là-dessus elle me conta avec une naïveté des plus touchantes qu'elle avait décidé son père à venir se confesser, et qu'il serait à l'église dans peu d'instants. « Il y a » longtemps que je le tourmentais ; toujours il » me disait : — Quelque jour j'irai. Enfin aujour- » d'hui je lui ai dit :— Eh bien, quand arrivera-t-il » ce jour? et il m'a répondu:— J'irai ce soir même. » Je suis venue pour vous prévenir. Voyez-vous, » Monsieur le curé, il y a treize ans qu'il ne s'est » pas confessé; sans doute qu'il a oublié comment » il faut faire : il vous faudra le bien interroger, » parce que je ne voudrais pas qu'il fît une mau- » vaise confession. »

» Vous concevez si j'accueillis de semblables recommandations avec joie et reconnaissance. Je félicitai la pauvre petite, et lui demandai comment elle était venue à bout de la conversion de son père.

« — Voyez-vous, reprit-elle, un jour je me dis : » Il n'y a que toi qui te confesses dans la maison ; » il faut te mettre de cette Confrérie où l'on dit » qu'on prie pour la conversion des pécheurs : » peut-être obtiendrai-je que papa et maman se

» confessent. J'en parlai à une de mes amies, qui
» se moqua de moi et qui me dit : — Vois, tu
» n'as pas fait ta première Communion, on ne te
» recevra pas. — Et je te dis que si, on me
» recevra ; on reçoit tout le monde dans cette
» Confrérie. Et je me fis inscrire. »

» Là-dessus elle se mit à me dire de nouveau:
« Au moins vous examinerez bien mon papa,
» parce que, voyez-vous, sans doute il ne sait
» plus se confesser. A propos, ajouta-t-elle, ma-
» man est-elle venue se confesser ?

» — Non, lui dis-je, je n'ai vu personne.

» — Oh ! je pensais bien qu'elle m'avait trom-
» pée ; mais c'est égal, je la ferai bien venir... »

» Nous arrivâmes jusqu'à l'église : en prenant de l'eau bénite, toujours même recommandation de bien examiner son pauvre père. J'allai à mon confessionnal pour les femmes. J'y étais depuis une demi-heure, lorsque je vis arriver ma petite fille qui, à travers les barreaux de mon confessionnal, me dit tout bas :

« — Monsieur le curé, venez tout de suite, il
» est arrivé. »

» Je sortis sur-le-champ, j'allai au confessionnal des hommes, et j'y trouvai le pécheur con-

verti par sa fille ; il se confessa en versant un torrent de larmes, et me conta toutes les instances de son enfant, qu'il appelait son ange, pour le ramener à la pratique de la religion. Quelques jours après la mère arriva ; mais cette dernière, après une confession, en demeura là ! Quelques semaines s'écoulèrent ; la petite fille la pressait de finir ce qu'elle avait commencé. Enfin, un jour, à l'approche de la fête du Très-Saint Sacrement, étant à l'église à côté de sa mère, (elles n'étaient entrées que pour quelques instants,) la petite lui dit doucement à l'oreille :

« — Maman, il ne vous languit point de rece-
» voir JÉSUS-CHRIST? Allez vous confesser actuel-
» lement...

» La mère ne répondit rien..

» — Allez-y, continua la petite.

» — J'irai plus tard....

» — Allez-y actuellement.

» Point de réponse...

» — Allez-y, vous dis-je ; n'êtes-vous pas fati-
» guée de me faire offenser le bon DIEU ? Ne
» voyez-vous pas que vous me faites parler dans
» l'église depuis longtemps ? »

» La mère se mit à sourire, et vint sur-le-

champ au confessionnal, où elle me conta ce qui venait d'arriver. Je la remis au jour de la Fête-Dieu pour faire ses Pâques. A l'approche de cette fête elle revint, mais elle me donna des raisons pour ne faire sa communion que pendant la semaine. J'y consentis. De retour à la maison, la petite fille lui dit :

« — Eh bien, maman, avez-vous fini ? Ferez-
» vous la communion demain ?

» — Non, ma fille, j'y reviendrai pendant la
» semaine.

» — Oh ! comment avez-vous arrangé cela ?
» Demain, c'est une si belle fête ! Il y aura grand'
» messe, sermon, procession ; revenez à l'église
» et, croyez-moi, allez prier Monsieur le curé de
» vous *finir :* il ne vous refusera pas. »

» La pauvre mère, sans mot dire, revint et me dit ce qui lui était arrivé. Je la félicitai d'avoir suivi les inspirations de sa fille ; je lui donnai la permission de communier, et je lui recommandai d'amener avec elle son enfant, de l'avoir auprès d'elle pendant cette sainte action, afin de s'aider de sa ferveur et de ses prières. »

C'est au sein de la famille que doit s'exercer d'abord votre apostolat. Mais le zèle apostolique

ne peut être renfermé entre quatre murs : il franchit les provinces et les continents, il s'étend jusqu'aux extrémités de la terre. Du reste, tous les hommes qui vivent en ce monde ne forment qu'une seule famille. C'est pourquoi de tous les points du globe s'élève à chaque instant cette douce prière :

« *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive !...* »

Parmi nos frères, les malheureux méritent davantage notre compassion. Or, y a-t-il un plus grand malheur que de ne pas connaître DIEU ou de ne pas le servir ?

Priez donc, mon enfant, pour les *infidèles* et pour les *pécheurs*.



COMMENT le BON DIEU ÉCOUTE les PRIÈRES que l'on FAIT pour le SALUT des INFIDÈLES.



IL y a quelques années, Mgr Mermillod rappelait, au Congrès Eucharistique de Paris, cette parole sortie des cloîtres du Carmel :

« *Nous ne sommes pas les livres qui prêchent, ni la plume qui écrit, ni la main qui porte l'épée ; mais nos prières soutiennent la main, inspirent les lèvres et dirigent la plume.* »

Les enfants chrétiens qui mettent la prière au service de l'Église peuvent tenir le même langage. Aussi, voyez comme les grands missionnaires recherchent l'appui de ces petits apôtres !

Saint François Xavier se servait des enfants pour convertir les infidèles.

Il les réunissait au pied des autels, leur faisait chanter les louanges de Dieu, leur enseignait la doctrine chrétienne, et priait avec eux pour la conversion des païens. Il les envoyait ensuite, une clochette à la main, répéter partout ce qu'ils avaient appris.

C'est à la prière des enfants qu'il attribuait tous ses succès.

Saint François de Sales sut employer également avec fruit le doux apostolat de l'enfance pour la conversion des hérétiques.

« Tous les jours de dimanche, raconte un de ses historiens, l'heure de midi étant sonnée, vous eussiez vu marcher par les rues un jeune homme sonnant de la clochette et criant : « Venez à la doctrine chrétienne ; on vous y enseignera le chemin du Paradis. »

Alors tous s'assemblaient autour du saint évêque pour prier avec lui, avec tant de dévo-

tion que, seulement à les regarder, les cœurs des pécheurs étaient frappés de contrition.

Le vieil auteur trouve ce mot charmant pour peindre saint François de Sales au milieu de ses enfants : « Il regardait son petit monde, et son petit monde le regardait... »

Que d'amour, que de grâce dans cette parole ! Quand le saint, ainsi entouré d'âmes émues, élevait les mains et les yeux vers le Ciel, n'était-ce pas vraiment l'Ange de DIEU qui tenait dans ses mains toutes ces âmes d'enfants et qui les emportait avec lui vers le Ciel, pour en faire descendre ces torrents de grâces qui convertirent plus de soixante-dix mille hérétiques ?

C'est surtout par la prière des petits associés de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance que s'expliquent les conversions opérées dans les missions.

Voici ce qu'écrivait un missionnaire des pays infidèles :

« Ah ! que nous avons peu de prise sur ces pauvres païens ! J'entends par nous-mêmes et nos prédications. Les conversions viennent je ne sais comment. DIEU ne veut pas sans doute que nous puissions nous en attribuer la gloire. Une bonne



Saint François Xavier.

parole, une bonne action de quelques parents ou amis, d'autres fois la grâce de DIEU sans aucune cause visible, nous amènent des gens auxquels nous n'avions pas songé, tandis que ceux que nous avons prêchés, poussés le plus vivement, restent dans leur infidélité.

» Je suis persuadé que ces grâces de conversion nous viennent des ferventes prières de toutes les bonnes âmes qui s'intéressent aux missions dans les pays catholiques. Ah ! quelles surprises nous réserve le jour du jugement ! Combien qui ont paru inutiles, pauvres et méprisés en ce monde, seront alors riches et glorieux !..

» C'est pourquoi, avec l'aumône du sou par semaine, nous réclamons encore celle de la prière. »

(*Annales de la Propagation de la Foi*, mars 1889.)



COMMENT le BON DIEU ÉCOUTE les PRIÈRES que l'on fait pour la CONVERSION des PÉCHEURS.



TOUS les saints ont eu soin de faire prier les enfants pour la conversion des pécheurs.

Saint Philippe de Néri, le grand apôtre de Rome, eut souvent recours à cet apostolat de la prière des petits enfants, et les résultats en furent

merveilleux. Lorsque les pécheurs résistaient au zèle de ses prédications, il allait, une clochette à la main, appeler les enfants à la prière. Puis, agenouillé avec eux devant le Très-Saint Sacrement, il leur faisait répéter cette courte prière : « Jésus, mon Sauveur, ayez pitié des pauvres pécheurs ! » — « Les enfants ! s'écriait-il, ce sont mes *aides-de-camp* pour la conversion des pécheurs endurcis. »

Saint Vincent Ferrier donna à Rennes, en 1516, une mission mémorable. Dès les premiers jours, il fit élever sur la place principale un trône magnifique à la Très-Sainte Vierge ; et, chaque jour, il convoquait autour de Marie tous les enfants de la cité. Après des chants et des prières adressés par ces petits anges de la terre à la Reine du Ciel en faveur des pauvres pécheurs, il les renvoyait, comme autant d'apôtres, à la conquête des âmes de leurs parents. L'histoire rapporte que, de tous les habitants de la ville, pas un ne résista à la grâce.

Saint Vincent de Paul, dans ses missions, usait, et avec grand succès, du même moyen pour convertir les âmes. Il le recommandait encore en mourant à ses prêtres de la Mission : « Prions

beaucoup, faisons prier, et surtout les enfants ! »

Cette pieuse industrie du zèle apostolique est encore heureusement pratiquée dans toutes les



missions. Quand les disciples de saint François d'Assise, de saint Ignace, de saint Vincent de Paul et de saint Alphonse de Liguori viennent

raviver la foi dans nos paroisses, ils commencent toujours par réunir les enfants au pied des autels, afin d'assurer par la prière de l'innocence le succès de la mission.

Lorsque le saint curé d'Ars voulait obtenir du bon DIEU la conversion des pécheurs, il amenait tous ses petits enfants de la *Providence* à l'église, et là, à genoux devant le Saint-Sacrement, les bras en croix, ils criaient tous avec lui : « *Pardonnez-leur, ô mon* DIEU, *car ils ne savent ce qu'ils font !... Mon* JÉSUS, *miséricorde !...* »

Un PETIT APOTRE de la PRIÈRE.

VOICI un fait qui est arrivé dans notre France, au mois de mai 1863, dans un collège des Pères Jésuites où l'œuvre de l'Apostolat de la Prière était très florissante.

C'était le mois de MARIE ; les enfants redoublaient tous de zèle et de piété. Dans de petites lettres charmantes de naïveté, ils offraient régulièrement à la Sainte Vierge toutes leurs actions de la journée, leurs prières, leurs travaux, leurs pas, leurs paroles, leurs coups de balle, leurs punitions, etc., etc. Tout cela, pour le salut des âmes, pour la conversion des pécheurs, pour les

besoins du Saint-Siège et de l'Église, pour la consolation du Pape, pour la gloire du bon Dieu.

Parmi ces pieux enfants, on en distinguait un plus innocent et plus fervent encore que les autres, plein d'intelligence et âgé de dix ans à peine. Il s'appelait Louis, comme son saint modèle l'angélique Louis de Gonzague. Plein de zèle pour l'Apostolat de la Prière, il offrait tous les jours à la Sainte Vierge, pour telle ou telle intention de charité spirituelle, tout ce qu'il ferait, dirait, souffrirait. Voici une de ses petites lettres que l'on a retrouvée après sa mort :

« A ma Mère chérie, Marie !

» Pour le malheureux D. . je vous offre toutes mes prières, tous mes pas dans les rangs, la première et la seconde étude des leçons et l'étude du soir, mon dîner et mon souper. »

Le pauvre D.., pour qui Louis et ses camarades priaient ainsi, était un pécheur scandaleux qui, de faute en faute, d'abîme en abîme, en était arrivé à l'affreux projet de se suicider. Le jour même où Louis adressait à la Sainte Vierge sa chère petite lettre, le coupable se convertit sans qu'on sût pourquoi ; il fut subitement touché

de repentir et, déplorant ses désordres, alla chercher aux pieds du prêtre le pardon et la paix. Telle est la puissance de la prière !

Quant au bon petit Louis, DIEU l'avait mûri par ce zèle vraiment apostolique : l'heure de l'éternelle récompense était déjà venue et la Sainte Vierge, Reine des Anges, Reine des Apôtres, s'apprêtait à venir le chercher. Le 17 mai, après avoir écrit une dernière lettre à sa bonne Mère du Ciel, le cher enfant tomba malade. Au milieu des douleurs les plus aiguës, il continuait son œuvre en offrant toutes ses souffrances pour le salut des âmes. Le 3 juin il reçut son JÉSUS pour la première et dernière fois ici-bas ; et le jour même ce petit élu, ce petit apôtre, cet enfant de prière et de bénédiction, s'endormit paisiblement dans le sein du Seigneur.

Mon enfant, ce que ce petit apôtre a fait, pourquoi ne le feriez-vous pas ? C'est si facile et si doux de prier !... DIEU aime tant qu'on lui parle ! Il désire si ardemment converser avec les simples ! Il bénit si tendrement ceux qui s'intéressent au salut des âmes !... de ces âmes pour lesquelles JÉSUS a donné son sang et sa vie !...

Priez, mon enfant, et vous serez apôtre. La

prière, la prière ! voilà le premier et le plus fécond de tous les apostolats.

A la prière vous ajouterez quelquefois la parole,selon que les circonstances l'exigent ; mais la parole humble, douce, miséricordieuse, trempée aux flammes du Cœur de JÉSUS. Vous sèmerez parmi vos amis, vos condisciples ou vos proches, de vertueux conseils qui germeront dans ces cœurs et leur feront produire des fruits de bénédiction.



DEUXIÈME PARTIE.

L'Enfant Chrétien apôtre par la parole.



INFLUENCE d'une BONNE PAROLE.





IL ne s'agit pas, mon enfant, de faire des sermons. Vous en ferez plus tard, si telle est votre vocation. Pour le moment, il s'agit de placer une bonne parole à propos, et cette parole vaudra souvent un sermon.

Un jeune Espagnol s'était rendu à Paris pour y étudier les sciences ; il s'y distingua et devint un sujet éminent. Bientôt il fut désigné pour professer la philosophie. On vint de toutes parts assister à ses leçons, et chacun se retirait charmé de ses talents. C'était à qui briguerait l'honneur de le posséder. Pas une fête, pas une réunion de famille qui ne réclamât sa présence.

Mais l'amour de la gloire ne tarda pas à enfler le cœur de ce jeune homme. Déjà il ne rêvait plus qu'ambition et fortune, lorsqu'un autre Espagnol vertueux, qui suivait les cours de ce jeune professeur, ayant compris les dangers que

courait l'âme de son ami, entreprit de le ramener à de plus sages projets. Chaque fois qu'il le rencontrait, il ne lui disait que ces mots de l'Évangile : « *De quoi te servira-t-il de gagner le monde si tu viens à perdre ton âme ?* »

Cette parole, souvent répétée, et toujours redite avec une douceur angélique, toucha enfin le cœur du jeune ambitieux ; il en médita profondément le sens et en comprit toute la portée.

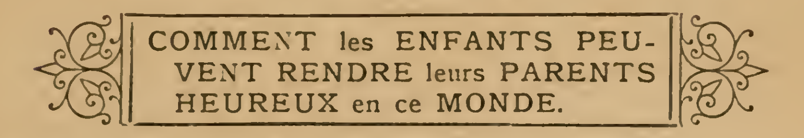
C'en fut assez. Un jour, il renonce à son poste, quitte ses amis et abandonne le monde pour suivre l'exemple de celui dont la parole l'avait ramené au Seigneur. Il devient un saint, dont le nom, vénéré de toute la terre, est inscrit glorieux dans les annales de l'Église. C'est St François Xavier, l'apôtre des Indes et du Japon.

Xavier, converti, sauva à son tour des millions d'âmes. Quelle perte n'eût-ce point été pour la religion si cette parole, si souvent redite aux oreilles de Xavier, n'eût point trouvé d'écho dans son cœur !

Mais c'est surtout au sein de la famille que l'on doit exercer l'apostolat de la parole. Que d'enfants ont eu le bonheur de procurer à leurs parents la paix de l'âme, l'horreur du péché,

l'amour du bon Dieu, une sainte mort, une heureuse éternité !

En voici quelques exemples récents.



COMMENT les ENFANTS PEUVENT RENDRE leurs PARENTS HEUREUX en ce MONDE.

Les enfants peuvent tout pour le bonheur de leurs parents, ils peuvent être comme l'ange Raphaël pour le jeune Tobie.

Un prêtre de Paris raconte ce fait :

« Un jour, dit-il, je vis un enfant accourir vers moi. Je ne le reconnaissais pas, il avait grandi depuis que je ne l'avais vu ; mais quand il se fut approché de moi, je le reconnus bientôt...

» — Et comment allez-vous ?... Et chez vous, comment va-t-on ?

» — Chez nous, M. l'Abbé, répondit l'enfant, ça va beaucoup mieux.

» — Comment ! ça va beaucoup mieux, repris-je aussitôt, qu'est-ce que vous me dites-là ? Votre père a donc été malade ? Il m'avait cependant fait l'effet d'être un homme robuste et solide.

» — Vous ne comprenez pas, M. l'Abbé ; ce n'est pas cela que je veux dire.

» — Non, mon enfant ? expliquez-vous.

» — Je veux dire que papa ne bat plus maman.

» — Mon pauvre enfant ! votre papa battait



Saint Raphaël et le jeune Tobie.

donc votre maman ; c'était bien triste, n'est-ce pas ?

» — Oh ! oui, M. l'Abbé ; tous les huit jours mon papa rentrait en ribote à la maison, et la première chose qu'il faisait, c'était de frapper sur maman quand elle n'avait pas eu le temps de se sauver ; il l'a laissée deux fois pour morte,et bien des fois obligée de coucher chez les voisins ou à la belle étoile.

» — Et vous, mon pauvre enfant, qu'est-ce que vous faisiez pendant que votre papa battait ainsi votre maman ?

» — Moi, M. l'Abbé, je me mettais dans un coin et je pleurais tout bas, répondit l'enfant avec naïveté...

» — Mais tout cela ne me dit pas comment il se fait que votre papa ne bat plus votre maman, et que ça va mieux chez vous...

» — M. l'Abbé, au moment de ma première Communion (cet enfant a fait sa première Communion dans l'église de Grenelle le 27 juin 1855), vous nous disiez, si vous vous rappelez, qu'il fallait rendre nos parents meilleurs, les convertir, et vous les amener à confesse. J'en parlai d'abord à maman ; elle ne se fit pas trop prier, quoiqu'il y eût déjà longtemps qu'elle n'eût pas fait ses devoirs : je la menai un soir à confesse en cachette

de papa; quelques jours après je me risquai d'en parler aussi à papa ; il me montra bientôt son poing et le blanc de ses yeux, et je vis bien qu'il était temps que je prenne la porte et que je me sauve, car il m'aurait fait de mauvaises affaires. Le lendemain, je vous vis à l'école et je vous rendis compte de ma dernière tentative ; vous m'avez défendu d'en reparler à mon père, de peur sans doute que je ne fusse battu. Vous me dites que vous feriez prier pour lui et vous m'avez prescrit une dizaine de chapelet à dire tous les jours comme *pénitence* pour la conversion de papa.

» — Vous l'avez bien souvent oubliée, n'est-il pas vrai, cette dizaine de chapelet, surtout depuis que vous êtes en apprentissage et lorsque vous rentrez bien fatigué le soir ?

» — Oh non ! M. l'Abbé ; j'ai quelquefois manqué ma prière, mais ma dizaine de chapelet, jamais ; vous me l'aviez donnée *pour pénitence et pour mon papa !*

» — C'est très bien, mon enfant ; expliquez-moi comment votre papa ne bat plus votre maman, car vous ne me l'avez pas encore dit.

» — Voici comment, Monsieur : Quelque temps après ma première Communion, je me promenais

un dimanche avec mon père ; il ne s'était pas mis en ribote de la semaine et paraissait plus calme et plus raisonnable qu'à l'ordinaire ; il venait même de me faire quelques caresses contre son habitude ; il me vint alors à la pensée de lui parler de notre affaire ; je lui dis : « Dis » donc, papa, sais-tu bien que ce n'est pas beau » de se mettre en ribote comme ça et de battre » maman ? Tu dépenses ton argent, tu ruines ta » santé, tu te feras mourir, tu feras mourir ma» man, et tu me laisseras orphelin, puis je mour» rai aussi de faim et de misère ; sais-tu bien, » papa, que ce n'est pas beau, ça ? »

» C'est là que le bon DIEU attendait ce malheureux père. Comme terrassé par ces paroles, cet homme regarde l'enfant, les larmes lui viennent aux yeux, il embrasse aussitôt son enfant et lui dit d'une voix entrecoupée :

« — Tiens, t'as raison, Alphonse ; souviens-toi » de la promesse que je te vais faire, tu me la rap» pelleras si je viens un jour à y manquer : Je te » promets que je ne me mettrai plus en ribote et » que je ne battrai plus ta mère. »

» Il y a bientôt huit mois que cet homme a fait cette promesse, et, depuis ce temps-là, il ne

s'est pas mis en ribote une seule fois, et n'a pas battu sa femme. Continuant toujours de faire parler l'enfant :

« — Eh bien ! lui dis-je, vous êtes content maintenant, n'est-ce pas ?

» — Oh oui ! M. l'Abbé, reprend aussitôt l'enfant, il y a bien de quoi ; si vous saviez comme tout est changé chez nous ! Au moment de ma première Communion, vous avez été obligé de me donner des habits, nous étions dans la gêne et la misère par suite de l'inconduite de papa ; mais,depuis qu'il ne boit plus,il continue à gagner ses quatre francs dix sous par jour, et le soir, au lieu d'aller au cabaret, il travaille à la chandelle et gagne ses trente sous en plus de sa journée ; et comme il ne dépense plus rien que notre entretien et que maman gagne aussi, nous sommes maintenant dans l'aisance : c'est comme un petit paradis chez nous.

» — Et le dimanche, que faites-vous ? ne travaillez-vous pas ?

» — Non, M. l'Abbé ; le dimanche, personne ne travaille ; le matin, papa et maman viennent avec moi à la Messe, et le soir papa nous mène promener ; mais quand papa n'a pas de but de

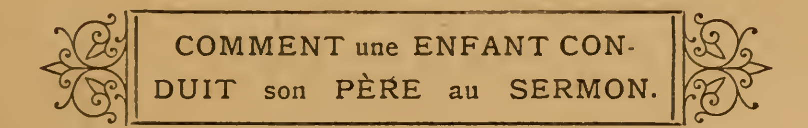
promenade, je lui dis : « Viens, papa, viens avec » moi aux vêpres ; tu sais comme on y chante » bien ! » Il y vient bien quelquefois, mais il n'y reste pas longtemps.

» J'ai engagé l'enfant à m'amener son père à confesse à la prochaine fête.

» — J'y pense bien, me répondit-il, mais il faut que j'y aille tout doucement.

» Je félicitai alors ce bon enfant, lui laissai un petit souvenir et le renvoyai chez lui.

» Voilà ce que peuvent les enfants pour le bien de leurs parents. »



COMMENT une ENFANT CONDUIT son PÈRE au SERMON.

QUELLE n'est pas la puissance de l'enfant chrétien quand il s'efforce de seconder, auprès d'un père égaré, l'action du bon Ange !

Le Carême était prêché à *** par deux saints missionnaires. Un soir, tandis que la foule empressée se rendait à l'église, la petite Mathilde de C.., charmante enfant de six ans, jouait sur le balcon de la maison ; tout à coup, poussée comme par une inspiration divine, elle abandonne sa poupée et, courant à son père qui lisait un journal :

« — Oh ! papa, que je serais heureuse...!

» — Que faudrait-il pour cela, mon enfant ?

» — Je n'ose pas...dites,me l'accorderez-vous ?

» — Oui, ma fille !

» — Ah bon ! Eh bien, j'étais tout à l'heure sur le balcon, et j'ai vu beaucoup de messieurs qui allaient au sermon ; il y en a même plusieurs qui y conduisaient leurs petites filles ; et vous, papa, vous ne m'y menez jamais ! Ce soir...

» — Tu veux que je t'y conduise, n'est-ce pas ?

» — Oui ! »

Bientôt l'heureuse Mathilde entrait dans l'église avec son père. Il la plaça près d'une dame de sa connaissance, parce que, dit-il, une petite fille ne reste pas avec les messieurs; et, faisant semblant d'aller du côté des hommes, il sortit.

Mathilde, qui le suivait des yeux, s'en aperçut mais ne dit rien ; le lendemain elle voulut, comme par un caprice d'enfant,rester parmi les messieurs avec son père.

Le prêtre chargé de maintenir l'ordre, voyant cette fille :

« — Mon enfant, lui dit-il, ce n'est point là votre place.

» — Monsieur, répondit-elle tout bas, laissez-moi ici, je garde papa ! »

M. de C. entendit cette parole de son petit ange visible : il fut ému et resta au sermon. Le bon DIEU l'attendait, et la grâce, se servant des paroles du prédicateur, pénétra dans son âme.. Il retourna tous les soirs au sermon; il fit mieux et, le jour de Pâques, comblant les vœux de l'aimable enfant, il s'approcha de la sainte Table.



COMMENT les ENFANTS PEUVENT ENTRAINER leurs PÈRES à la TABLE SAINTE.



UN illustre écrivain va nous raconter lui-même son retour au bon DIEU.

« J'ai été élevé aussi mal que possible sous le rapport religieux, non seulement dans l'ignorance de la vérité, mais dans le goût, dans le respect, dans la superstition de l'erreur, et je quittai mes classes bien muni d'arguments contre Notre-Seigneur et contre l'Église catholique.

» Élevée comme moi, aussi ignorante que moi, ma femme était beaucoup meilleure. Elle avait le sens religieux. Il se développa lorsqu'elle devint mère, et, après la naissance de son premier enfant, elle entra tout à fait dans la voie. Quand

je songe à tout cela, j'ai le cœur remué d'un sentiment de reconnaissance pour DIEU, dont il me semble que je parlerais toujours et que je ne saurais jamais exprimer.

» Alors je n'y pensais point. Si ma femme avait été comme moi, je crois que je n'aurais pas même songé à faire baptiser mes enfants. Ces enfants grandirent. Les premiers firent leur première Communion sans que j'y prisse garde. Je laissais leur mère gouverner ce petit monde, plein de confiance en elle, et modifié à mon insu par le contact de ses vertus, que je sentais et que je ne voyais pas.

» Vint le dernier. Ce pauvre petit était d'une humeur sauvage, sans grands moyens ; si je ne l'aimais pas moins que les autres, j'étais cependant disposé à plus de sévérité envers lui. La mère me disait : « Sois patient ; il changera à l'époque de sa première Communion. » Ce changement à heure fixe me paraissait invraisemblable. Cependant, l'enfant commença à suivre le catéchisme, et je le vis en effet s'améliorer très sensiblement et très rapidement. J'y fis attention. Je voyais cet esprit se développer, ce petit cœur se combattre, ce caractère s'adoucir, devenir do-

cile, respectueux, affectueux. J'admirais ce travail que la raison n'opère pas chez les hommes, et l'enfant que j'avais le moins aimé me devenait le plus cher.

» En même temps, je faisais de graves réflexions sur une telle merveille. Je me mis à écouter la leçon du catéchisme. En l'écoutant, je me rappelais mes cours de philosophie et de morale ; je comparais cet enseignement avec la morale dont j'avais observé la pratique dans le monde, hélas ! sans avoir pu moi-même toujours m'en préserver. Le problème du bien et du mal, sur lequel j'avais évité de jeter les yeux par incapacité de le résoudre, s'offrait à moi dans une lumière terrible. Je questionnais le petit garçon ; il me faisait des réponses qui m'écrasaient. Je sentais que les objections seraient honteuses et coupables. Ma femme observait et ne disait rien, mais je voyais son assiduité à la prière. Mes nuits étaient sans sommeil. Je comparais ces deux innocences à ma vie, ces deux amours au mien ; je me disais : « Ma femme et mon enfant aiment en moi quelque chose que je n'ai aimé ni en eux ni en moi : c'est mon âme. »

» Nous entrâmes dans la semaine de la pre-

mière Communion. Ce n'était plus de l'affection seulement que l'enfant m'inspirait, c'était un sentiment que je ne m'expliquais pas, qui me semblait étrange, presque humiliant, et qui se traduisait parfois en une espèce d'irritation. J'avais du respect pour lui. Il me dominait. Je n'osais pas exprimer en sa présence certaines idées que l'état de lutte où j'étais contre moi-même produisait parfois dans mon esprit. Je n'aurais pas voulu qu'elles lui fissent impression.

» Il n'y avait plus que cinq ou six jours à passer. Un matin, revenant de la messe, l'enfant vint me trouver dans mon cabinet, où j'étais seul.

« — Papa, me dit-il, le jour de ma première Communion, je n'irai pas à l'autel sans avoir demandé pardon de toutes les fautes que j'ai faites et de tous les chagrins que je vous ai causés, et vous me donnerez votre bénédiction. Songez bien à tout ce que j'ai fait de mal pour, me le reprocher, afin que je ne le fasse plus, et pour me pardonner.

» — Mon enfant, lui dis-je, un père pardonne tout, même à un enfant qui n'est pas sage ; mais j'ai la joie de pouvoir te dire qu'en ce mo-

ment je n'ai rien à te pardonner. Je suis content de toi. Continue de travailler, d'aimer le bon DIEU, d'être fidèle à tes devoirs ; ta mère et moi nous serons bien heureux.

» — Oh ! papa, le bon DIEU, qui vous aime tant, me soutiendra pour que je sois votre consolation, comme je le demande. Priez-le bien pour moi, papa.

» — Oui, mon cher enfant. »

» Il me regarda avec de grands yeux humides et se jeta à mon cou. J'étais moi-même fort attendri.

« — Papa !... continua-t-il.

» — Quoi, mon cher enfant ?

» — Papa, j'ai quelque chose à vous demander. »

» Je le voyais bien, qu'il voulait me demander quelque chose, et ce qu'il voulait me demander, je le savais bien ; mais, faut-il l'avouer ? j'en avais peur : j'eus la lâcheté de vouloir profiter de ses hésitations.

« — Va, lui dis-je, j'ai des affaires en ce moment. Ce soir ou demain, tu me diras ce que tu désires, et, si ta mère le trouve bon, je te le donnerai. »

» Le pauvre petit, tout confus, manqua de courage et, après m'avoir embrassé encore, se retira tout déconcerté dans une petite pièce où il couchait, entre mon cabinet et la chambre de sa mère. Je m'en voulus du chagrin que je venais de lui donner, et surtout du mouvement auquel j'avais obéi. Je suivis ce cher enfant sur la pointe des pieds, afin de le consoler par quelque caresse si je le voyais trop affligé. La porte était entr'ouverte. Je regardai sans faire de bruit. Il était à genoux devant une image de la Sainte Vierge ; il priait de tout son cœur. Ah ! je vous assure que j'ai su ce jour-là quel effet peut produire sur nous l'apparition d'un ange !

» J'allai m'asseoir à mon bureau, la tête dans mes mains, prêt à pleurer. Je restai ainsi quelques instants. Quand je relevai les yeux, mon petit garçon était devant moi, avec une figure tout animée de crainte, de résolution et d'amour.

« — Papa, me dit-il, ce que j'ai à vous demander ne peut se remettre et ma mère le trouvera bon : c'est que, le jour de ma première Communion, vous veniez à la sainte Table avec moi. Ne me refusez point, papa. Faites cela pour le bon DIEU, qui vous aime tant. »

» Ah ! je n'essayai pas de disputer davantage contre ce grand Dieu qui daignait ainsi me contraindre. Je serrai en pleurant mon enfant sur mon cœur.

« — Oui, oui, lui dis-je, mon enfant, je le ferai. Quand tu voudras, aujourd'hui même ; tu me prendras par la main, tu me mèneras à ton confesseur et tu lui diras : « Voici mon père. »

Une PRÉCIEUSE CONQUÊTE.

Voici comment un autre impie fut ramené au Dieu de sa première Communion.

Une enfant riche, assise à un dîner splendide que son père donnait le jour de sa première Communion, se prit tout à coup à pleurer.

« — Qu'as-tu ? » lui demanda le père étonné.

Elle ne répondit que par ses larmes.

« — Te manque-t-il quelque chose ?... Tu étais la plus richement vêtue ce matin : n'es-tu pas plus heureuse que toutes tes compagnes ?

» — Non, répondit-elle en sanglotant, ma petite voisine est bien plus heureuse que moi ! »

C'était une enfant pauvre.

« — Quoi ! dit le père offensé, tu es riche et elle est si pauvre !

» — Ah! dit l'enfant, elle a eu le bonheur de voir son père et sa mère communier ce matin avec elle. Oui, elle est bien plus heureuse que moi, car vous, cher père, depuis longtemps vous n'avez plus reçu le DIEU qui s'est donné à moi. »

Touché jusqu'aux larmes de la foi et de la charité de sa pieuse enfant, le père, qui en effet depuis longtemps oubliait ce devoir sacré, se recueillit et prit bientôt la résolution de se jeter aux pieds d'un prêtre, afin d'obtenir aussi la grâce de recevoir le pain des Anges. Le lendemain il eut ce bonheur ineffable et mena depuis lors une vie exemplaire.

Heureuse enfant! Trouveras-tu quelque imitateur parmi ceux qui liront ce récit?



Un HONNÊTE HOMME N'A QUE sa PAROLE.



LES enfants sont pour ainsi dire tout-puissants sur le cœur de leur père et de leur mère le jour de la première Communion. Écoutez quel parti admirable tira de cette circonstance une jeune personne de douze ans et demi.

C'était, je crois, à Paris. Après avoir subi avec honneur ses examens de catéchisme, elle fut reçue

définitivement. Elle annonça cette bonne nouvelle à son père et ajouta, comblée de joie :

« — Papa, le bon Dieu va me faire une grande grâce, et j'espère que tu voudras bien m'en accorder une aussi.

» — Je veux bien, répondit le père ; que demandes-tu ?

» — Je ne veux pas te le dire avant que tu ne m'aies fait la promesse de me l'accorder.

» — Cela ne se peut pas, ma chère Rosalie, il faut que je sache si la chose est en mon pouvoir.

» — Oh ! oui, tu le peux, cela ne dépend que de toi.

» — Dis-moi donc d'abord ce que c'est !

» — Non, je ne te le dirai pas que tu ne me promettes. »

Et, en disant cela, elle redoublait de caresses et de tendres sollicitations.

Le père céda à la fin et fit la promesse demandée.

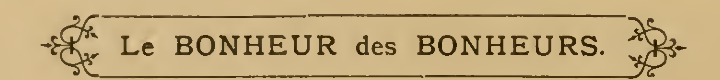
« — Eh bien ! reprend sa fille, il faut que tu mettes le comble à mon bonheur en le partageant avec moi ; il y a déjà quelque temps que tu n'as fait tes pâques, tu peux mourir d'un moment à l'autre, et tu ne serais pas prêt à paraître devant Dieu ; ainsi profite de cette occasion.

» — Je verrai cela, répondit ce brave homme ; vois-tu, cela demande du temps et de la réflexion.

» — Oh ! papa, tu m'as promis, et un honnête homme n'a que sa parole. Je suis déterminée à te tourmenter jusqu'à ce que tu te sois rendu. »

Victoire ! quelques semaines après, on voyait avec édification le père s'asseoir au banquet sacré à côté de sa fille, et on ne savait lequel des deux était le plus content, le plus heureux.

(*Catéchisme tout en histoires*, t. II, p. 173.)



Le BONHEUR des BONHEURS.

PROCURER la vie de l'âme à qui lui a donné la vie du corps, n'est-ce pas pour un enfant le bonheur des bonheurs ?...

Un zélé missionnaire d'Amérique faisait l'éducation de deux enfants et les préparait à la première Communion. Leur père était un fervent catholique, mais la mère était protestante. Cependant elle assistait habituellement aux offices des catholiques, mais ne voulait à aucun prix qu'on lui parlât d'abjuration et de conversion.

Les enfants, affligés de l'obstination de leur mère, confièrent leur peine au Seigneur. A la prière ils ajoutèrent les exemples d'une conduite

toute chrétienne : sagesse, piété, douceur, charité envers les condisciples, amour pour les pauvres, privations sur les épargnes pour les soulager, rien ne fut omis. Le récit de ces faits si édifiants, que rehaussait encore leur tendresse envers leurs parents, fit une douce et profonde impression sur le cœur de la mère. La grâce n'attendait plus qu'une circonstance pour produire son effet. Elle ne tarda pas à se présenter.

L'époque de la première Communion approchait, et l'on s'occupait activement des préparatifs de cette belle fête. Or, un jour que la mère s'était rendue à la maison des missionnaires, où les enfants étudiaient, la conversation tomba naturellement sur la grande action qu'ils allaient accomplir. « Mes enfants, dit la mère, que voulez-vous que je vous donne le jour de votre première Communion pour compléter votre bonheur ? Parlez, je vous accorderai tout ce que vous voudrez. » Alors, comme subitement inspirés, les enfants sautent au cou de leur mère et lui disent : « Une seule chose, mère, une seule chose, et nous serons heureux. Venez communier avec nous dimanche ; nous ne vous demandons que cela. »

La mère émue fond en larmes, et se retire sans avoir fait aucune réponse. Cependant les enfants redoublent leurs instances auprès du Seigneur. Le lendemain, la mère, toute troublée encore de la scène de la veille, retourne à la maison des missionnaires et demande à voir ses enfants en particulier. Là, vaincue par leurs nouvelles et touchantes supplications, elle fait appeler un missionnaire et, baignée de larmes, elle lui dit : « Père, je veux être catholique !... je veux communier avec mes enfants !... »

Le lendemain elle faisait son abjuration et, durant la sainte cérémonie, elle versait des larmes de bonheur. Ses deux enfants pleuraient aussi de joie et, suspendus au cou de leur mère, ils essuyaient ses larmes. Le dimanche suivant, le père et la mère communièrent ayant auprès d'eux leurs chers enfants.



COMMENT les ENFANTS INSPIRENT à leurs PARENTS l'HORREUR du PÉCHÉ.

VOICI une touchante histoire arrivée à Namur. Un élève des Frères des Écoles chrétiennes, enfant de dix à onze ans, rentrait un jour de la classe plus tard qu'à l'ordinaire. Son père

irrité l'en reprit vivement en blasphémant le saint nom de DIEU.

A ce spectacle, le pauvre enfant verse des larmes et se jette à genoux : « Mon père, s'écrie-t-il, je vous en supplie, battez-moi si vous le voulez, mais ne jurez plus. » Le père, ému, cesse alors ses imprécations et, serrant son fils dans ses bras, lui promet de ne plus jamais se livrer à d'aussi abominables discours. Il tint parole.

Que de péchés les enfants chrétiens pourraient faire éviter à leurs parents ! Il leur suffirait d'un peu de courage, d'un peu de zèle, d'un peu d'amour de DIEU !



COMMENT les ENFANTS EMPÊCHENT que DIEU ne SOIT OFFENSÉ par de MAUVAIS DISCOURS.



LE jeune Albini se promenait avec deux ou trois enfants de son âge ; ils s'entretenaient fort innocemment et fort familièrement, lorsqu'un d'entre eux se mit tout à coup à plaisanter et à discourir d'une manière très inconvenante. La délicatesse d'Albini en fut blessée avec raison ; il se tourne vers son ami et, prenant un ton sévère et animé :

« — Finissez, lui dit-il, je vous en conjure ; ce ne

sont pas là des discours que vous puissiez tenir et qu'il nous soit permis d'entendre. Croyez-moi, parlons d'autre chose. »

L'autre, bien loin d'être intimidé par ces paroles, se moqua de la sage remontrance d'Albini, qu'il traita de scrupule, et reprit tranquillement le fil de son discours.

Le pieux enfant eut pitié de son opiniâtreté, mais il ne voulut pas en être complice : il se retira sur-le-champ et refusa, dès lors, d'avoir aucun commerce avec celui qui avait offensé sa pudeur.

Faites de même, mon enfant. Dans bien des cas, c'est un grave devoir de protester et de fuir.

Vous me direz peut-être : « Je peux protester et fuir quand il s'agit de personnes de mon âge ; mais si elles sont plus grandes, que ferai-je ? » Écoutez ce que fit saint Louis de Gonzague.

Ce saint jeune homme alla un jour à Turin. Parmi les jeunes gens qui vinrent le voir se trouva un vieillard, âgé de plus de soixante-dix ans, qui osa énoncer en sa présence des maximes pernicieuses. Louis ne put les entendre sans en être indigné : « Eh quoi ! s'écria-t-il, n'avez-vous pas honte d'avancer de telles propositions et d'enseigner le libertinage à la jeunesse ? Avez-vous



Saint Louis de Gonzague.

donc oublié ce mot de saint Paul : « *Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs ?* » Ayant prononcé ces paroles avec énergie, il prit un livre et, quelques instants après, sortit de l'appartement.

« — Mais c'est un parent ? » direz-vous.

Qu'importe ! le péril n'en est peut-être que plus redoutable. Protestez, fuyez, priez.

« — Mais je dois des égards à cet ami : il occupe un rang distingué dans le monde ; il m'a rendu service. »

Qu'importe ! fût-il prince ou roi, eût-il fait votre fortune, protestez et fuyez, sinon vous périrez l'un et l'autre. C'est la maxime de Notre-Seigneur : « *Il vaut mieux entrer au Ciel avec un œil ou un bras de moins, que de tomber tout entier en enfer.* »

Soyez toujours et partout apôtre de JÉSUS-CHRIST : vous vous sauverez vous-même et vous sauverez les autres.



COMMENT les ENFANTS AMÈNENT leurs PARENTS à la PRATIQUE de la RELIGION.



UN bon petit garçon, fils d'ouvriers honnêtes autant qu'on peut l'être quand on n'a pas

de religion, avait fait sa première Communion avec une ferveur admirable.

Le dimanche suivant, l'enfant se lève de grand matin, prend ses plus beaux habits, fait sa toilette et se dispose à sortir.

« — Eh mais ! où vas-tu donc de si bonne heure ?... lui dit son père.

» — Papa, je vais à la messe ; tu sais ce que dit le commandement :

« *Les dimanches messe ouïras*
» *Et les fêtes pareillement.* »

Après la grâce que DIEU m'a faite, pourrais-je me montrer ingrat à son égard ?

» — Ah ! ah ! sottises que tout cela ! Travaille ou promène-toi, à la bonne heure ; mais laisse les prêtres chanter tout seuls leurs *oremus.* Le bon DIEU, crois-moi, n'a jamais fait cette loi-là.

» — Mais, reprit l'enfant avec une vive animation qui empourprait ses joues, si ce sont des folies, c'en est donc une aussi que cet autre commandement :

« *Tes père et mère honoreras,*
» *Afin de vivre longuement ?* »

Qui fut déconcerté ? Évidemment ce fut le pauvre ouvrier ignorant. Il ne trouva rien à

répondre et s'éloigna tout pensif, peut-être même en admirant au fond du cœur la présence d'esprit et le bon sens de son fils. Le fait est que, huit jours après, l'enfant n'était pas seul à la messe : son père et sa mère l'accompagnaient, et depuis ils sont devenus d'excellents chrétiens.

*
* *

Un autre petit enfant, âgé de cinq ans à peine, fréquentait l'asile. Il avait entendu la Sœur dire que le travail du dimanche était un grand péché qui menait à l'enfer.

Arrive le dimanche, et mon petit enfant à son réveil voit son père, qui est tailleur, se mettre à l'ouvrage.

« — Eh ! papa, lui dit l'enfant, c'est dimanche aujourd'hui !

» — Oui ! répond le père.

» — Mais tu ne sais donc pas qu'on ne doit pas travailler le dimanche, et que c'est un grand péché que de le faire ?

» — Eh ! mon ami, il faut bien manger le dimanche comme les autres jours, et sans travail pas d'argent, pas de pain.

» — Papa, lui crie vivement l'enfant avec une

expression céleste, papa ne travaille pas, et je ne mangerai pas aujourd'hui ! »

Le père, touché jusqu'aux larmes, laissa son travail, et se disposa à se rendre à l'église pour assister à la sainte Messe.

Mon pauvre enfant ! vos parents sont peut-être distraits des choses de DIEU par leurs occupations et leurs soucis. Priez, priez pour eux. Ils vivent peut-être dans l'état de péché, étrangers aux pratiques religieuses. Avec quelle ferveur ne devez-vous pas demander à DIEU leur conversion ! Et pourquoi encore ne leur adresseriez-vous pas quelques respectueux avis et même de pressantes sollicitations ?

Êtes-vous menacé de les perdre ? Ne négligez rien pour les aider à se sauver, pour appeler et introduire le seul médecin nécessaire, le seul utile peut-être alors. N'ayez pas la barbare tendresse de leur cacher leur état. Ne vous préparez pas l'unique regret qui soit inconsolable sur la terre, celui d'entendre leur âme vous crier éternellement : « Pourquoi m'avez-vous laissé tomber entre les mains du souverain Juge sans m'avertir ? »



COMMENT les ENFANTS PROCURENT à LEURS PARENTS une SAINTE MORT.



Que d'enfants sont devenus pour leurs parents l'occasion d'une mort consolante !

Un père de famille, atteint d'un mal incurable, se faisait illusion sur son état, et se berçait d'un prochain retour à la santé lorsque déjà il était sur le bord de la tombe.

Personne n'osait lui faire entrevoir sa position.

Son fils aîné, jeune homme vertueux, crut devoir s'en charger. Il se rend donc au lit du malade.

« — Mon père, lui dit-il avec un accent où se peignent l'affection et la douleur, vous savez combien je vous aime !

» — Oui, mon fils, et je n'en ai jamais douté.

» — Eh bien ! c'est parce que je vous aime que je viens vous rendre le plus éminent service que vous ayez droit d'attendre d'un fils.

» — De quoi s'agit-il, mon enfant ?

» — Mon père, mon bien-aimé père, ah! le Seigneur demande de vous et de moi un douloureux sacrifice... »

Les larmes ne lui permirent pas d'achever.

« — Je comprends, cher enfant, répond le ma-

lade, et je te remercie de cette dernière preuve d'attachement que seul tu as eu le courage de me donner. Embrasse encore un père qui t'aime et qui te donne, en reconnaissance du précieux service que tu lui rends, ses affectueuses bénédictions. Fais venir mon confesseur, je veux mourir dans les bras de mon DIEU. »

Une heure à peine après la réception des sacrements, ce père expirait plein de joie et de consolation.

Quand les parents sont chrétiens, il est toujours pénible, mais du moins il est facile de remplir auprès d'eux le grand devoir de les préparer à la mort. Mais si le père est impie, si la mère a oublié le bon DIEU et la bonne Vierge, s'ils ont eu l'affreux malheur de vivre sous la tyrannie de Satan... mon DIEU ! mon DIEU ! quel supplice pour les enfants !.. C'est alors surtout qu'ils doivent redoubler de prières, de vigilance et de soins dévoués.

Écoutez, mon enfant, ce que fit une faible et timide jeune fille pour arracher au démon l'âme de son père.



Le SECRET du FRANC-MAÇON.

J'Ai été appelé il y a peu de jours, racontait un vénérable religieux Passionniste, pour administrer un mourant à Brooklyn, aux États-Unis. C'était un Allemand que j'avais eu occasion de rencontrer plusieurs fois. Sa fille unique, excellente catholique, me prévint que son père était un franc-maçon.

Après avoir entendu sa confession, je lui demandai s'il n'avait pas appartenu à quelque société :

« — Oui, mon Père, je suis franc-maçon, mais, vous le savez, en Amérique, cela n'est pas un mal.

» — C'est une erreur : la Franc-Maçonnerie est condamnée partout où elle existe. Il faut donc rétracter tout ce que vous avez pu promettre, et me livrer vos insignes. »

Le malade fit bien quelques difficultés, mais il avait gardé la foi et il signa la rétractation que je rédigeai ; puis il me fallut faire de nouvelles instances pour otenir son écharpe, son équerre et sa truelle d'argent, son tablier de peau et son rituel enfermés dans une armoire près de son lit. Je dus lui expliquer la nécessité de se

dépouiller de tous ces objets s'il voulait faire preuve d'un repentir sincère et d'un retour efficace à l'Église. Je sortis en emportant ces insignes et tout heureux d'arracher une âme au démon.

La jeune fille m'attendait dans le vestibule :

« — Eh bien, dit-elle, mon père vous a tout remis, tout, n'est-ce pas ? Il a fait la paix avec Dieu ?

» — Voyez plutôt, ma fille. »

Et je lui montrai les objets que j'avais dans la main.

Elle les prend l'un après l'autre, et puis d'un air triste elle dit :

« — Non, tout n'est pas là ; il n'a pas eu de peine à vous remettre tous ces insignes. Il lui en a coûté davantage pour ce livre, qui est particulier à son grade ; mais il y a encore autre chose.

» — Quoi donc ?

» — Un écrit dont j'ignore le contenu ; mon père m'a recommandé de le porter tout cacheté après sa mort au chef de la loge. Ce doit être quelque secret important. »

Je retourne près du malade et je lui dis :

« — Mon pauvre ami, pourquoi me trompez-vous ? Vous allez paraître devant le tribunal de

Dieu ; croyez-vous échapper à sa justice ? Vous avez encore quelque chose à me livrer. »

Le malade parut consterné ; je remarquai la pâleur de son visage et le trouble de ses yeux, puis il dit avec un certain embarras :

« — Mais vous avez tout emporté, je n'ai plus rien à vous livrer.

» — Non, il y a un écrit comme en font tous les francs-maçons.

» — C'est une erreur, mon Père, je n'ai plus rien. »

Je redoublai d'instances ; tout était inutile, le démon allait triompher. J'employai tous les moyens efficaces en telle occasion. Je n'obtins rien : le malade niait ou ne répondait pas.

Alors sa fille ouvre la porte et se jette au pied du lit :

« — Oh ! mon père, de grâce, sauvez votre âme ! Votre fille serait trop malheureuse. Vous dites que vous m'aimez, prouvez-le maintenant. »

Le malade ne s'attendait pas à cette secousse : les embrassements et les larmes de sa fille l'émeuvent ; elle lui dit les paroles les plus tendres, lui parle du Ciel qu'il perd, et le malade veut répondre :

« — Tu sais que je n'ai rien de caché. »

Sa fille, prenant alors la parole d'un ton inspiré :

« — Ne mentez pas, mon père ! Vous avez toujours été franc ; que je ne rougisse pas de votre nom ! Donnez au Père le papier que vous m'avez recommandé de porter au vénérable de la loge. »

A ces paroles le malade pousse un cri ; puis, faisant un effort, il dit en soupirant :

« — Non, ma fille, tu ne rougiras pas de ton père. Tiens, prends cette clef à mon cou, ouvre le tiroir et donne au Père le papier qu'il renferme. »

Puis il tomba affaissé.

Sa fille, prompte comme l'éclair, avait exécuté ses ordres, et me remettait un pli cacheté en disant :

« — Victoire ! mon père est sauvé, il a vomi le poison. »

Cette scène m'avait profondément touché. Le courage de cette fille me rappelait une chrétienne des premiers siècles.

Le malade vécut encore quelques heures, et ses dernières paroles furent un acte de contrition en même temps que de foi et d'espérance.

J'ouvris en présence de sa fille le pli cacheté. C'était un serment signé avec du sang. J'avais entendu parler de ce genre d'écrit en usage chez les chefs de la Franc-Maçonnerie ; mais, quand je parcourus ce papier, je n'en pus croire mes yeux. C'était un serment de guerre sans fin, sans merci, contre l'Église, la papauté et les rois, avec les plus exécrables malédictions s'il violait sa parole. Ce papier, je l'ai remis entre les mains de l'archevêque, afin qu'il puisse apprécier aussi bien que moi la malice infernale de la Franc-Maçonnerie.

DEUX BONS FRÈRES.

Voici un trait emprunté au Messager autrichien du Sacré-Cœur de Jésus.

Deux frères, Joseph et Henri, honnêtes paysans de Westphalie, vivaient ensemble dans la maison paternelle ; ils vivaient dans la plus parfaite harmonie, parce qu'ils menaient une vie très chrétienne.

Il y a quelques mois, Henri tomba gravement malade ; il fut le premier à demander les derniers sacrements, qu'il reçut avec les dispositions les plus saintes. Quand l'agonie commença, Joseph,

qui l'assistait en frère dévoué, put lui adresser ces paroles aussi vraies que consolantes :

« — Courage ! mon cher Henri, la dernière



heure approche, mais ne craignons pas la mort. Notre bonne Mère du Ciel, dont tu as souvent récité le chapelet, ne t'oubliera pas maintenant à l'heure de la mort ; notre divin Sauveur, dont tu

as si souvent tâché de consoler le Cœur par des amendes honorables au Saint-Sacrement en réparation des outrages des hommes,ce divin Sauveur a promis une bonne et sainte mort à ceux qui l'ont ainsi aimé pendant la vie ; aie donc confiance en son infinie bonté, et, puisqu'il a sacrifié sa vie sur la Croix par amour pour nous, offre-lui aussi de bon cœur le sacrifice de ta vie comme un acte de réparation et d'amour.

» — Oh ! oui, de tout mon cœur, répondit Henri ; je suis très content de souffrir et de mourir. Que le Cœur de Jésus te rende au centuple tes bontés pour moi ! Je prierai pour toi au Ciel ! »

Pendant qu'on récitait les prières des agonisants, on remarqua qu'Henri leva tout à coup les yeux vers le Ciel, comme en extase.

« — Vois-tu quelque chose ? lui dit Joseph.

» — Voilà les anges qui viennent, répondit Henri d'une voix mourante mais souriant de joie.

» — Ne vois-tu pas aussi la Sainte Vierge ?

» — Oui, elle vient aussi... »

Quelques instants après, l'âme d'Henri avait doucement quitté son corps ; sans doute accom-

pagnée des anges, elle a été présentée par Marie au Cœur de son divin Fils...

La VRAIE FRATERNITÉ.

On parle beaucoup aujourd'hui de fraternité, mais qu'il y a peu de gens qui la pratiquent, même vis-à-vis de leurs proches ! Aussi je cite avec plaisir le trait suivant, constaté par une Conférence de Saint-Vincent de Paul, et qui prouve que plus les mœurs sont chrétiennes, plus la fraternité est véritable.

« Une pauvre famille, qui compte huit enfants, vit entièrement du salaire des deux fils aînés, âgés de dix-huit et de seize ans.

» Ces jeunes gens, après avoir travaillé toute la semaine, *consacrent leur journée du dimanche à instruire leurs frères et sœurs plus jeunes qu'eux, et leur enseignent le catéchisme.*

» Ils se font une joie de les encourager par de petites récompenses prises sur leurs salaires, et cette distribution, qui n'est qu'un sacrifice de plus, est pour ces braves travailleurs le plus grand des encouragements. »

Je propose ce fait à votre imitation, mon enfant. Trop souvent les jeunes ouvriers oublient que

leurs gains ne doivent pas être pour eux seuls ; mais, s'ils veulent être justes et chrétiens, ils doivent les partager, d'abord avec leurs parents, qui les ont nourris et élevés, puis avec les autres membres de la famille.



COMMENT les ENFANTS PROCURENT à leurs PARENTS une HEUREUSE ÉTERNITÉ.



Une jeune personne, attaquée d'une maladie de langueur, s'éteignait insensiblement. Cependant, elle se montrait toujours gaie et souriante. La pauvre mère se détournait souvent pour pleurer sur le malheur qui la menaçait.

Un jour, sa charmante enfant verse à son tour des larmes abondantes, qu'elle cherche à dérober. La mère s'en aperçoit, court à son lit et lui dit :

« — Ma fille, espère ; non, tu ne mourras pas ; le Seigneur te rendra à nos vœux.

» — Ma mère, répond l'enfant, ce n'est pas la crainte de la mort qui me fait verser des larmes... Oh ! non, j'ai aimé DIEU, et j'ai confiance qu'il me réserve une belle couronne. Mais une pensée trouble mon bonheur... Depuis longtemps vous ne vous êtes point approchée des Sacrements... Je mourrai donc privée de la consolation de vous

savoir en paix avec le Seigneur, et sans pouvoir emporter l'assurance de vous retrouver un jour au Ciel !... Quoi ! un jour je serai au Ciel et ma pauvre mère, hélas ! sera damnée !... Et jamais je ne la reverrai partageant mon bonheur !... »

La mère, vivement émue, se jette sur sa pauvre fille et l'arrose de larmes en lui répétant :

« — Oui, ma fille, je te reverrai, je te promets de vivre désormais chrétiennement... »

Quatre jours après, l'enfant mourait ; et la mère la pleurait assise à la Table sainte, avec le doux espoir de revoir au Ciel sa chère enfant.

Qu'ils sont donc heureux les parents dont les enfants croissent au foyer domestique comme de jeunes plants d'oliviers produisant les plus doux fruits de salut !... Qu'ils sont heureux aussi ces enfants qui font en cette vie le bonheur de leurs parents, en attendant qu'ils deviennent en l'autre leur diadème de gloire !...



Un PETIT APOTRE de la PAROLE.

PIERRE Rabassi, qui mérita par sa pureté angélique le surnom de nouveau Berchmans, mourut en 1875, à l'âge de vingt-deux ans, au noviciat des Pères Jésuites.

Parmi toutes les vertus qui, dans son enfance, le faisaient regarder comme un ange du Ciel, il y en avait une qui édifia plus spécialement les personnes de son village : ce fut son zèle industrieux à promouvoir le bien sous toutes les formes.

Il se donna en particulier des peines incroyables pour recruter le plus possible d'associés à l'*Apostolat de la Prière*. On peut dire, en toute vérité, qu'il se mettait à la piste de ses compagnons, leur exposant la nature, le but et l'utilité de cette pieuse association avec une telle ardeur que, grâce à la bénédiction de DIEU, largement accordée à ses efforts, il réussit en peu de temps à inscrire sur la liste un nombre considérable de noms nouveaux.

Ce qui d'ailleurs contribuait puissamment à accroître son influence pour le bien, ce fut une humilité franche qui perçait dans toutes ses paroles et dans toutes ses relations. Point d'arrogance en lui, nul désir de dominer. Par sa charmante simplicité, il s'attachait facilement les cœurs pour les gagner plus sûrement à DIEU.

Ces grandes et belles vertus, qui faisaient l'édification de tous, ne manquèrent pas de pro-

duire une profonde impression sur les membres de sa famille. On l'aimait comme on aime les anges du Seigneur, et l'on se disait en le voyant : « Oh ! le bon petit apôtre ! »

Mon enfant, ne voulez-vous pas lui ressembler ?

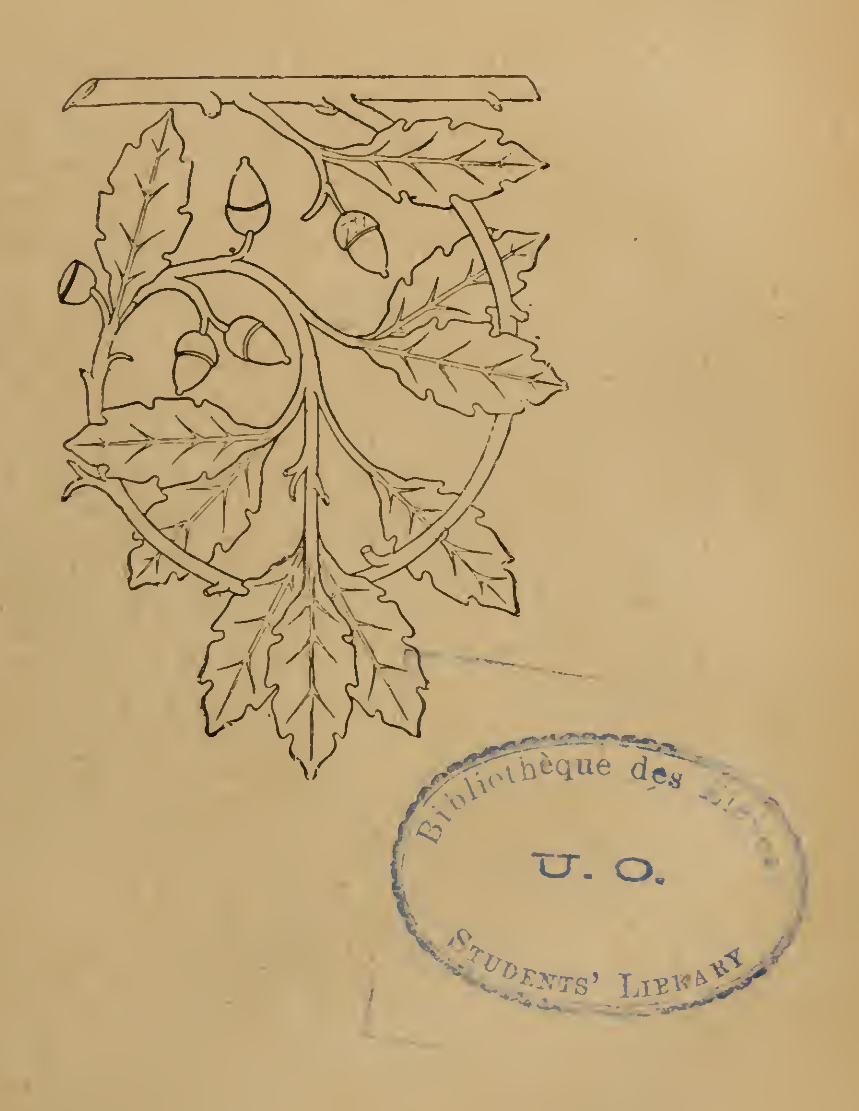
Le monde a été converti par la bonne parole de l'Évangile. Voulez-vous convertir le monde qui vous entoure ? Faites comme les apôtres : prêchez la vertu par la sagesse de vos conversations ; assaisonnez-les à propos de bonnes maximes et de pieux sentiments ; bannissez-en les paroles piquantes et peu charitables. Que vos discours respirent la modestie, la pudeur, et que toujours l'affabilité et la douceur les accompagnent. C'est ainsi, mon enfant, que vous répandrez partout la bonne odeur de Jésus-Christ.

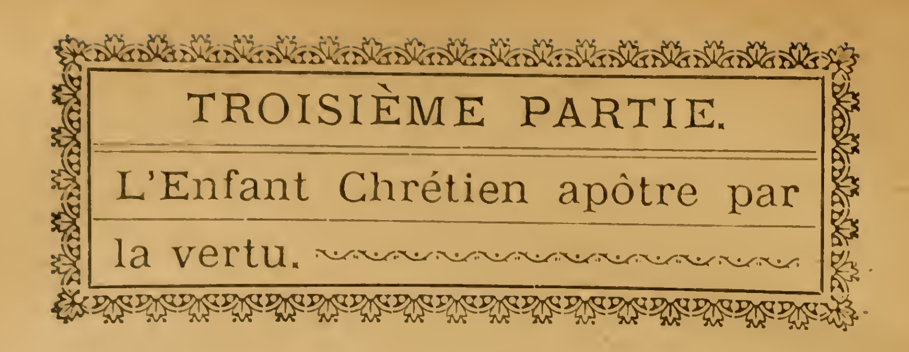
Lorsque vous parcourez un jardin, n'est-il pas vrai, mon enfant, que vous dirigez plus volontiers vos pas vers les endroits d'où s'exhalent de suaves parfums ? Sans avoir vu la fleur, vous l'avez devinée, et vous aimez à la cueillir pour vous en parer ou pour en respirer la douce odeur. Tels sont véritablement les enfants chrétiens. De leur discours s'exhale comme un parfum céleste. On se sent attiré vers eux, leurs paroles



Saint Jean Berchmans.

se gravent dans l'esprit, elles arrivent au cœur de celui qui les écoute, elles se traduisent bientôt en actes de vertu.





TROISIÈME PARTIE.

L'Enfant Chrétien apôtre par la vertu.

INFLUENCE du BON EXEMPLE.

MON enfant, vous serez apôtre par la *prière* : DIEU le veut ! Vous serez apôtre par la *parole* : le salut des âmes l'exige ; mais, à ce double apostolat, vous ajouterez toujours celui de la *vertu* et des bonnes œuvres.

L'apostolat de la parole, vous l'avez vu, exerce une grande puissance sur les cœurs ; mais l'apostolat de la vertu l'emporte éminemment. Un ancien disait : « Les paroles se dissipent, les exemples entraînent. » Il avait raison.

Rien ne fait naître l'amour de la vertu, rien ne fait mieux comprendre combien elle est facile, comme de la voir mise en pratique. Oui, mon enfant, il est dans la nature de l'homme d'imiter ce qu'il voit faire.

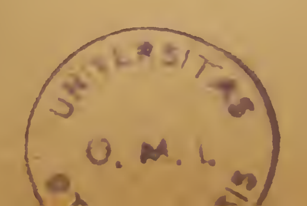
Un jeune homme, doué de talents extraordinaires mais esclave des plaisirs du monde, entendant parler de la vie admirable que menaient

les solitaires du désert, se sentit tout à coup touché de l'héroïsme de leurs vertus. Soudain il se lève et, le regard enflammé, il dit à l'un de ses amis : « As-tu entendu ? as-tu compris ? Les ignorants enlèvent et forcent le Ciel, et nous, avec notre science, nous voilà vautrés dans la chair et le sang ! Serait-ce une honte de les suivre ? N'en est-ce pas plutôt une pour nous de n'avoir point le courage de les imiter ? Ne pourrions-nous donc pas imiter ce qu'ont pu faire ces hommes et ces vierges qui se sont arrachés aux séductions du monde pour suivre un Dieu crucifié, et gagner la couronne réservée au chrétien vainqueur de lui-même ? »

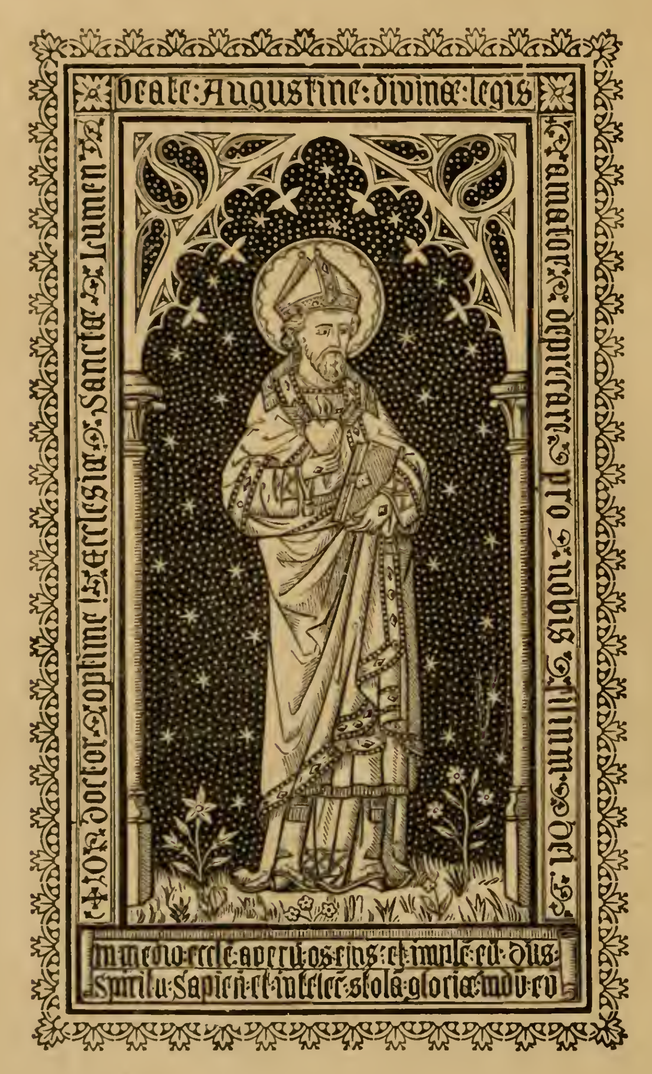
Notre jeune homme avait cessé de parler ; mais la ravissante image de ces sublimes vertus des héros du christianisme s'était profondément gravée dans son âme, et lui avait donné comme un avant-goût du bonheur que l'on éprouve au service de Dieu.

C'en est fait, sa résolution est prise ; il jure au péché une haine à mort, et il n'aspire plus qu'au bonheur de gagner des âmes à Jésus-Christ.

A ce portrait, mon enfant, n'avez-vous pas reconnu saint Augustin, ce grand homme qui,



dans son langage de feu, apostrophait ainsi l'ennemi de nos âmes : « Esprit des ténèbres, laisse-moi les âmes ; à toi le reste ! »



Où trouver un plus bel exemple à suivre ? où trouver un plus beau zèle ?... Voilà l'image en grand de ce que vous devez être en petit. Je dis en petit, car tous nous ne pouvons pas être prê-

tres et missionnaires, mais tous nous sommes obligés d'exercer autour de nous l'apostolat du bon exemple, selon la mesure de nos forces.

Oui, mon enfant, vous devez être apôtre par vos exemples, car tout s'enseigne par l'exemple. Le petit enfant qui commence à bégayer n'imite-t-il pas le langage de sa mère et de son père ? ne copie-t-il pas leurs habitudes, leurs mœurs ? L'élève n'apprend-il pas ce qu'il entend redire à son maître? L'ouvrier ne se perfectionne-t-il pas dans son état en reproduisant continuellement le travail qu'il voit exécuter par son patron? Ainsi la vie chrétienne s'enseigne par les bons exemples.

Que seraient vos bonnes paroles si elles n'étaient corroborées par vos bons exemples ? Rien, absolument rien. Elles peuvent émouvoir un instant, mais entraîner, jamais !

Exempla trahunt : ce sont les exemples qui entraînent, soit au bien, soit au mal.

La PRÉDICATION de l'EXEMPLE.

IL est rapporté dans la vie de saint François d'Assise qu'il prit un jour un jeune religieux et l'emmena avec lui en disant :

« — Mon frère, nous allons prêcher ! »

Ils sortirent. Après de longues courses dans la ville, ils rentrèrent au couvent.

« — Mon père, dit le jeune religieux au saint, vous aviez dit que nous allions prêcher, et je ne vois pas que nous l'ayons fait.

» — Mon fils, répondit saint François, nous avons cependant prêché.

» — Comment, mon père ? dit le religieux étonné.

» — Par notre modestie, » ajouta le saint.

C'est ainsi qu'il voulait faire comprendre à ce religieux, encore novice, que l'exemple équivaut souvent à une longue et bonne prédication.

Mon enfant, vous allez encore vous en convaincre par le trait suivant.

Au temps des belles missions du Japon, un religieux de la Compagnie de JÉSUS prêchait dans une ville, sur une place publique. Une foule nombreuse l'écoutait avec avidité, lorsque l'un des assistants lui lança au visage un ignoble crachat.

Le saint religieux, sans s'émouvoir, s'essuya et continua son sermon.

Les auditeurs, frappés d'admiration, se dirent alors :

« Une religion qui donne assez de force pour supporter sans se plaindre une telle ignominie, ne peut être que divine !... »

Et un grand nombre de païens se convertirent.

 L'APOSTOLAT de la PIÉTÉ. 

VOTRE apostolat, mon enfant, doit commencer par la famille. Écoutez cet exemple : Jean-Pierre suivait avec assiduité le catéchisme ; chez lui, il se montrait soumis aux moindres volontés de son père. Celui-ci se félicitait d'avoir un enfant bien meilleur que ceux de tels ou tels de ses voisins ; il ne se doutait pas, le cher homme, que ses qualités n'étaient dues qu'à la religion, que sa femme avait si bien réussi à faire pratiquer à son fils aîné.

Le moment approchait ; il fallut penser à la confession générale. Jean-Pierre s'y prépara en implorant d'abord les lumières de l'Esprit-Saint, afin de se ressouvenir de ses fautes ; ensuite il les examina avec soin; se tint modestement à l'église en attendant son tour d'entrer au confessionnal, évitant surtout de répondre aux espiègleries de ses camarades, et déclara toutes ses fautes sans en cacher ni en diminuer une seule.

Quand sa confession fut terminée, il se prépara avec ferveur à recevoir l'absolution ; pour cela il avait souvent demandé à DIEU de lui inspirer un grand repentir de ses péchés. Pendant tout le temps de la retraite, il avait été un modèle pour ses camarades ; le voyant si recueilli, si pieux, si bon avec eux, si affable, ils avaient tous envié son sort ; même il avait eu le bonheur de faire rentrer en lui-même un de ses camarades qui avait caché, le malheureux sacrilège ! une faute à son directeur. Jamais il n'avait voulu s'occuper de sa toilette. Préparer une belle demeure dans son âme par un vif repentir et par toutes les petites vertus de son âge, telle avait été sa seule occupation.

Que de jeunes gens et surtout de jeunes filles ont plutôt soin de parer leur corps que d'orner leur âme ! Combien de parents qui n'ont d'autre ambition que de voir leur fille *la plus belle* de la première Communion !

La pauvre mère de Jean-Pierre n'avait pas ces idées-là, elle ; toujours occupée de son ménage, de ses autres enfants et de son mari, elle passait le peu de temps qui lui restait, à prier et à préparer une chétive toilette à son aîné ; car la pauvre

femme n'avait pas le moyen de faire de grands frais d'habillement, et si M. le curé n'était venu à son aide, le pauvre Jean-Pierre eût couru risque de n'être vêtu que d'une simple blouse. Mais là-dessous quelle belle âme ! Cette pensée était la seule consolation de sa mère.

Donc, au moment de l'absolution, pas un regard autour de lui, un recueillement parfait... Enfin il reçoit le pardon de ses péchés. Oh ! comme son cœur est serré quand il exprime son repentir dans son acte de contrition ! Oh ! comme ses pleurs mouillent ses yeux au sortir du tribunal de la pénitence ! Voyez-le se diriger vers l'autel : ses mains couvrent son visage ; à genoux, il proteste de nouveau de son repentir, de sa résolution d'être toujours à DIEU ; son cœur déborde de joie, il ne sait comment remercier DIEU d'avoir abaissé un regard de bonté sur une si pauvre créature ; tous ses vœux soupirent après le moment où, le lendemain, il pourra le recevoir dans son cœur, lui pauvre, lui rebut de la société ! Où cependant trouver un mortel plus heureux que lui ? Plein de ces idées, il retourne à la maison. Son père le voit ; la figure rayonnante de son enfant l'étonne, ses caresses l'attendrissent ;

quelque chose d'indéfinissable se passe dans son cœur, il embrasse son fils. Enhardi, celui-ci saute à son cou :

« — Oh ! mon père, si tu connaissais mon bonheur !

» — Je le pense, mon enfant : tu vas bientôt être débarrassé de ta première Communion.

» — Oh ! papa, que tu me comprends mal ! Quel heureux embarras ! Le bon DIEU qui a fait le Ciel et la terre, veut que j'aille m'asseoir à sa table, me nourrir de sa chair, le recevoir en moi, ne faire qu'un avec lui ! Comprends-tu cela, cher papa ? Il me propose, à moi pauvre, de puiser dans ses trésors ! Que de richesses pour mon âme dont je vais faire provision ! que de grâces pour vous et pour maman je vais demander ! Ce DIEU si bon, comment me refuserait-il quand il sera avec moi ? Je le prierai tant ! Oh ! papa, tu seras heureux, car il a dit : « *Demandez et vous recevrez.* »

Le père de Jean-Pierre se disait en lui-même : « Il y a donc un autre bonheur que celui qu'on trouve au fond d'une bouteille ? Je porte envie à celui de mon fils ; il me paraît sans mélange, au lieu que le mien est toujours accompagné d'un

peu d'amertume ; car ce n'est pas sans un sentiment de mauvaise humeur que je dépense au cabaret un argent qui soulagerait tant ma femme, qui est pourtant si bonne, si affable pour moi, malgré mes torts. » En ce moment une généreuse pensée lui vint à l'esprit : « Il ne faut pas que je trouble la joie de mon fils, demain, dimanche; tiens, femme, voilà ma semaine entière ; je serai avec vous demain toute la journée, j'irai avec Jean-Pierre voir sa première Communion. Achète, pour dîner ce jour-là, un peu de viande, ce sera du luxe chez nous ; ensuite un *demi* que nous prendrons en commun. Il n'est pas toujours fête. »

Jean-Pierre, ivre de bonheur, saute au cou de son père ; la maman, une grosse larme dans les yeux, embrasse ses enfants ; tous ils se précipitent autour de l'heureux père en l'accablant de caresses. Celui-ci ressentait une joie pure qu'il ne connaissait pas ; la vie de la famille et la félicité d'une âme tranquille s'étaient révélées à lui...

Après une prière du soir faite avec plus de bonheur encore que de coutume, Jean-Pierre s'endormit. Le père contemplait sur son pauvre

lit de paille le visage de son enfant, sur lequel se lisait le bonheur ; un demi-sourire perpétuel lui donnait une figure d'ange. Tout ému, il se jeta sur sa pauvre couchette ; mais le sommeil ne vint pas le trouver ce soir-là : un remords agitait son âme ; si une bonne résolution sortait de son cœur, le *qu'en dira-t-on* venait aussitôt se jeter en travers ; une lutte du bien et du mal s'établit, et ne cessa que quand il eut renouvelé sa résolution de passer la journée du dimanche en famille.

A son réveil, la première pensée de Jean-Pierre fut un mot d'adoration et d'amour, un élan de son cœur vers le DIEU qu'il allait bientôt recevoir ; il se leva aussitôt après avoir offert toute sa journée à Celui qui allait faire son bonheur, et s'habilla modestement. N'allez pas croire que la vue de ses habits propres et décents lui fît la moindre impression. C'était cependant la première fois qu'il se voyait si bien mis, lui, habituellement couvert de haillons grossiers et rapiécés. Qu'est-ce, en effet, qu'un vêtement qui couvre le corps en comparaison de l'ornement d'une âme qui se pare de la moindre vertu avec le même soin qu'elle évite la plus petite vanité, la plus légère

faute qui puisse déplaire à l'Hôte qui veut venir faire sa demeure chez elle ?

Bientôt la cloche se fait entendre : tous les enfants se rendent à l'église, l'un tout fier de sa belle toilette, l'autre ravi de son beau cierge. Jean-Pierre, lui, n'avait qu'un bien pauvre costume, un bien petit cierge ! Que lui importaient à lui tous ces avantages ? Dans un moment n'allait-il pas être aussi riche des dons du Ciel, participer au même festin, s'asseoir à la même table que ses fortunés camarades, et attirer les faveurs du Très-Haut sur lui et sur sa famille ? Il se rend donc à l'église ; son père l'accompagne. Voyez sa tenue modeste, son regard toujours fixé vers l'autel ; pas un mot avec ses camarades. Son père, ému, ne le perd pas de vue : immobile, son regard est toujours attaché sur cette figure angélique.

Bientôt la messe commence : le père, tout étonné, le voit lire dans un livre. Il reconnaît là la bonté de sa femme et le soin qu'elle a pris de ce cher enfant. Les actes de la Communion sont répétés tout haut par les enfants. Comme Jean-Pierre suit avec soin ces actes! comme son cœur y prend part ! comme il s'humilie devant Dieu !

comme il se reconnaît indigne de recevoir la faveur qu'il attend ! comme, de nouveau, il regrette d'avoir offensé un DIEU si bon ! comme il lui promet d'éviter à l'avenir tout ce qui pourrait souiller son âme !

Vint l'amende honorable aux parents. Ce fut Jean-Pierre qui fut chargé de répéter à haute voix : « Pardon, chers parents, de nos torts envers vous ! Vous ne refuserez pas à vos enfants d'oublier leurs offenses ; déjà, nous l'espérons, DIEU nous a pardonné ; vous mettrez le comble à notre bonheur en nous disant aussi que nous pouvons compter sur votre indulgence. Vous voyez de pauvres enfants repentants et qui vous promettent une obéissance et un respect sans bornes pour l'avenir. Oh ! pardonnez, pardonnez ! »

Le pauvre père de Jean-Pierre venait de rencontrer son regard mouillé de larmes. Tout ému et hors de lui-même : « Pauvre enfant, tu me demandes pardon ! à un père qui n'a été pour toi qu'un bourreau ! » Peu s'en fallut qu'il n'éclatât en sanglots. Les mains sur son visage, il laissa couler des larmes abondantes, de bien douces larmes, car c'était du repentir.

Enfin arriva l'heureux moment attendu depuis si longtemps. Trois fois ce cher enfant répéta : « Non, Seigneur, je ne suis pas digne de l'honneur que vous me faites ! » puis, avançant sa langue sur le bord de ses lèvres, il reçut le DIEU du Ciel et de la terre, le Maître du tonnerre et de l'univers. Alors il n'était plus le fils d'un pauvre ouvrier, c'était plus qu'un ange ; dans son cœur il possédait Celui qui fait le bonheur, le seul bonheur de la vie, DIEU enfin. Sa figure était comme rayonnante ; son cœur débordait d'amour, de reconnaissance, de protestation de ne jamais abandonner ses devoirs. Seul à seul il s'entretenait avec JÉSUS ; après lui avoir exposé sa misère, ses besoins, les faiblesses de son âme, et lui avoir demandé les grâces dont il avait besoin, il lui dit intérieurement : « Bon JÉSUS, je vous possède dans mon âme ; votre bonté envers une si faible créature m'encourage à réclamer encore de vous une faveur immense. J'ai un pauvre père qui est témoin de mon bonheur dans ce saint temple. Vous le connaissez. O JÉSUS ! il ne me sied pas de l'accuser devant vous, mais je puis vous dire qu'il est éloigné de la pratique de votre religion ; depuis longtemps son âme n'a pas été nourrie de

votre sang adorable ; les mauvaises compagnies l'entraînent dans des lieux où il ne devrait jamais aller. Changez-le, ô mon doux JÉSUS ! Faites qu'il revienne à vous. Vous avez dit : *Demandez et vous recevrez ;* oh ! alors avec quelle confiance je m'adresse à vous ! J'insiste, ô aimable Sauveur ; je ne vous quitterai pas qu'un rayon d'espérance ne soit entré dans mon âme. Et ma pauvre mère, ô JÉSUS ! rendez-lui tout le bien qu'elle m'a fait ; donnez-lui la patience, la force de conduire à bien mon éducation et celle de mes frères ; rendez-lui un mari digne de sa vertu, et que la paix et le bonheur des âmes pures entrent chez nous. O JÉSUS ! nous sommes dans une bien grande pauvreté, mais je ne vous demande pas de changer pour de l'aisance ; je ne vous demande que votre amour, vos grâces pour mes parents et moi, et que votre volonté se fasse en nous. »

Pendant ce colloque intérieur, sa figure trahissait les émotions de son âme ; son père, toujours les yeux fixés sur lui, devinait ses impressions ; il aurait voulu presser son enfant sur son cœur et l'arroser de ses larmes.

Toute la journée Jean-Pierre fit constamment l'édification de ses camarades et de ceux qui

pouvaient le remarquer ; après un dîner frugal, auquel assistèrent l'heureux père et la plus heureuse mère, on retourna à l'église : ce fut encore le père qui accompagna le fils. Celui-ci, toujours plein de la pensée de son Dieu, resta bien étranger à la dissipation qui se manifesta le soir parmi les enfants de la Communion. Ce fut lui qui fut chargé de répéter la rénovation des vœux du baptême ; son père, toujours attentif à toutes ses paroles, n'en perdait pas une, et quand il le vit étendre la main sur le livre de l'Évangile en présence du Dieu trois fois saint, en face de ses camarades, de tout le clergé et de toute l'église, et prononcer d'une voix ferme et sonore : « Je renonce pour toujours au démon, à ses pompes et à ses œuvres, et je jure de me consacrer à Jésus pour toujours ! » son cœur se serra. « Moi aussi, se dit-il, j'ai fait cette promesse ; mais comment l'ai-je observée? La première Communion pour moi n'était qu'une formalité à remplir. Oh ! si j'avais eu une mère comme celle de Jean-Pierre, je n'aurais pas abandonné les sacrements dès l'année même de ma première Communion, j'aurais fait le bonheur d'une femme qui méritait un autre mari que moi, j'aurais délaissé le caba-

ret et de faux amis, et une honnête aisance serait entrée dans ma maison avec une heureuse vie pour ma famille. Oh! Jean-Pierre, tu m'as fait connaître le vrai bonheur : pardonne à ton père! Mon Dieu! pardonnez à un misérable ; puisque vous avez été assez bon pour rendre mon fils si heureux, je compte aussi que vous ne dédaignerez pas mon repentir et la résolution où je suis de vivre d'une vie nouvelle ; car je veux être heureux comme mon enfant et faire le bonheur de ma famille. »

Après la bénédiction et les remerciements d'usage à M. le curé, Jean-Pierre retourna avec son père à la maison. Quelle délicieuse soirée du dimanche! qu'elle fut douce à tous les cœurs! comme la mère et le fils étaient aises d'avoir avec eux le chef de la famille! comme le père lui-même goûtait une joie indicible, qu'il se promit bien de conserver! La prière du soir se fit en commun ; le papa y prit part pour la première fois. Avec quel sentiment inénarrable la pauvre femme contemplait son cher homme à genoux avec toute sa famille! Rien n'était comparable à son bonheur. Cependant elle avait une crainte : ses bonnes intentions dureront-elles? « Je prie-

rai tant, se disait-elle, et Jean-Pierre, qui est si bien avec le bon DIEU, priera tant aussi, que le bon DIEU nous exaucera. » Avant de se coucher, Jean-Pierre se mit à sa fenêtre et, se tournant du côté de l'église, il adressa encore un mot d'amour à Celui qui s'était donné à lui le matin ; puis il s'endormit sous l'aile de DIEU, dans les bras de son Ange.

Le lendemain, lundi, il fut décidé que Jean-Pierre retournerait chez la mère Cabochart jusqu'à douze ans, et que le soir il apprendrait à lire et à écrire chez Madame Ribou. Le papa travailla comme à son ordinaire le matin, et, à midi, selon un malheureux et triste usage, il quitta son atelier. Sa femme, fort inquiète, observait ses démarches, et grande fut sa tristesse quand elle sut qu'il n'était plus à l'ouvrage ; un camarade l'avait entraîné, malgré lui pour ainsi dire, et déjà ils étaient au cabaret.

« — Qu'as-tu donc ? lui dit son camarade. Tu me parais triste. Est-ce que ta femme t'a battu ? »

Cette pointe, lancée avec un gros éclat de rire, réveilla en lui le souvenir de la veille.

« — Je ne suis pas à mon affaire, répondit-il ; je suis tout drôle. Tiens, je m'en vais.

» — Allonsdonc! C'est-y point ton Jean-Pierre qui te trotte dans la tête ? car on dit que tu as fait le cafard hier à l'église. Chasse donc ta mélancolie. Allons ! à ta santé, et vive la joie ! Tout ça c'est bon pour les femmes et les enfants.

» — Oui, ma femme et mon enfant sont plus heureux que moi avec tout cela, car ils ont la conscience tranquille et moi....

» — Et toi, bois un verre, deux verres, et tu vas voir comme le bon temps va revenir !

» — C'est impossible.

» — Ta, ta, ta, ta ! Hé ! la mère aux chopines, une bouteille, s'il vous plaît, et du bon coin ! Voilà le vrai remède qui guérit de tous maux ! A la santé de ta femme et de la mienne !»

A ce moment Jean-Pierre vint à passer pour retourner à son ouvrage : son père l'aperçut, et ce fut pour lui comme un coup de foudre ; prompt comme l'éclair, il se précipite vers la porte.

« — Jean-Pierre, écoute, entre ici, mon enfant.

» — Oh ! cher papa, que me demandes-tu là ? Tu sais ce que j'ai promis hier à DIEU. Cher et bon papa, embrasse-moi. Je retourne à mon ouvrage. »

Le pauvre Jean-Pierre, bien triste, rentra à son atelier. Oh ! que de peine pour sa pauvre mère ! Il résolut bien de ne rien lui dire, et de prier plus que jamais pour son pauvre père.

Celui-ci, en rentrant au cabaret, se trouva comme tout interdit ; son camarade, s'en apercevant : « Je te disais bien, l'ami, que c'était ton moutard qui te tournait la tête. Le mien aussi a fait hier sa Communion. L'en voilà débarrassé ; ne te gêne pas, il fera bien ce qu'il voudra maintenant. Il ira à l'église tant qu'il lui plaira, je ne l'en empêcherai pas ; mais, quand ça sera grand, ça fera comme père et mère, et voilà ! Ah ! ah ! ah ! à ta santé ! et pas de bégueulerie. »

Cette grosse bêtise, loin de le faire rire, pesa sur son cœur ; la pensée de sa femme et de Jean-Pierre revenait toujours à sa mémoire.

« — Impossible de rire, mon vieux ; j'avale encore ce verre ; bonsoir, à une autre fois ! » Et il sortit.

« — En voilà un cafard ! Et pourtant il n'a pas bien tort, car il a une bonne femme, et un enfant !... C'est ça qui aime son père et qui ne le brutalise pas comme mon mauvais garnement ! Quand je pense que, dès le matin, ça me répon-

dait comme à un chien, en sortant de Communion ! Que sera-ce donc plus tard, quand il aura dix-huit ans ? Ça n'aura ni foi ni loi ; ça tapera sur son père comme je faisais autrefois. C'est tout de même pas une vie que tout cela ! et si c'est la religion qui rend sa femme si bonne et son fils si respectueux et si obéissant, ma foi ! je ne lui en veux pas de le voir tout Jean-Jean ; à sa place, je ferais bien de même. Si ma femme était comme la sienne et que mon fils eût la chance d'avoir été élevé comme le sien, je ne serais pas si malheureux, et je ne serais pas là à noyer la tristesse de ma vie dans le fond d'une bouteille. »

Mais qu'est devenu le père de Jean-Pierre ? La tête perdue, l'esprit à la torture, il rôde à l'aventure le long des murs sans savoir où il marche. Bientôt il se trouve en face de l'église où il a reçu la veille de si douces émotions. « Allons, se dit-il, le Dieu de Jean-Pierre et de ma femme est là ; je vais entrer, arrive que pourra. » Ses pas le dirigent irrésistiblement vers l'autel où il a été témoin du bonheur de son fils ; machinalement il se jette à genoux, et, repassant dans son esprit ses réflexions de la

veille, il se met à fondre en larmes. Depuis longtemps déjà il était absorbé dans ses méditations, quand il en fut tiré par l'apparition du vénérable curé de l'endroit. Soupçonnant quelque chagrin à consoler, le bon prêtre le prend par le bras et, le conduisant à la sacristie :

« — Vous me paraissez, mon ami, bien accablé de douleur ; contez-moi vos peines. Je suis le ministre du Dieu de consolation ; que puis-je faire pour vous soulager ? »

Un soupir fut toute sa réponse.

« — Parlez, mon ami ; je suis un pauvre vieillard qui a déjà vu bien des misères. Parlez-moi à cœur ouvert. »

Encouragé par ces douces paroles, qu'il ne rencontrait pas parmi ses amis bourrus et grossiers, il raconta ses impressions de la veille, ses pleurs et ses quasi-promesses, la bonté et l'amabilité de sa femme, la douceur de son aîné.

« — Eh bien, mon ami, votre désir ne serait-il pas de vous rendre digne de votre famille et de recouvrer l'amitié de Dieu, qui a rendu votre fils si heureux ?

» — Ah ! si je le voudrais ! Voilà probablement ce qui me tourmente depuis hier.

» — Ce n'est pas un tourment, mon ami ; c'est la grâce qui vous sollicite, c'est DIEU qui vous fait vous souvenir de votre malice et de son infinie bonté ; ce sont les prières de votre femme et de votre fils qui ont monté au Ciel. Du courage, mon ami ; une bonne confession, une ferme résolution de changer de vie, voilà le remède à votre tourment. N'est-ce pas, cher brave homme, que vous voulez bien me confier vos peines de conscience ?

» — De tout mon cœur, car vous me paraissez bien bon ; mais que diront les camarades ?

» — Seront-ce les camarades qui vous rendront un bonheur que vous n'avez pas ? Voyez-vous à quoi sont bons ces camarades ? A vous faire boire, à vous faire dépenser votre argent, à vous éloigner d'une femme et d'un enfant qui vous chérissent. Laissez donc dire les camarades ; montrez que vous êtes un homme, et que vous avez une volonté d'homme et un visage mâle qui ne sait pas rougir de l'accomplissement d'un devoir. Quand ils auront bien parlé et ri de vous, ils se tairont, ils vous loueront, et diront entre eux : Au moins celui-là s'en va sans gêne à son affaire.

» — Vous avez raison, Monsieur le curé. Tenez, ma femme me croit au cabaret ; j'y ai été entraîné par un reste d'habitude ; un camarade m'a gouaillé ; malgré tout je n'ai pu tenir, j'ai erré à l'aventure dans la rue ; je me suis trouvé par hasard devant cette église, où je suis entré.

» — Eh bien, mon ami, c'est le bon Dieu qui vous y a conduit ; il vous aime bien ; comme vous le voyez, il veut vous rendre la joie de l'âme et le bonheur d'une famille unie ; écoutez sa voix, pauvre ami ! J'ai pitié de vous ; vous n'êtes pas heureux ; tenez, mettez-vous là, confessez-vous, et vous allez voir la paix rentrer dans votre cœur. »

Le sacrifice de l'amour-propre était consommé ; une première confession fut faite : de douces larmes furent répandues; une nouvelle confession fut fixée au lendemain soir. Un baume fut jeté sur cette âme tourmentée depuis longtemps ; une joie ineffable se répandit sur son visage, et ce ne fut pas sans émotion que sa femme lut sur son front une gaieté qu'elle était loin de prévoir, lorsqu'il rentra avant le temps accoutumé du lundi.

« — D'où viens-tu donc, cher ami ? lui dit-elle en l'embrassant.

» — Du cabaret, ma femme, puis de l'église ; j'ai été dire à l'un un adieu éternel, dans l'autre j'ai trouvé le bon curé qui m'a vu tout absorbé ; je lui ai conté mes peines ; il m'a pressé d'y porter le remède seul et unique : la confession. Ma foi, touché de sa bonté, je me suis rendu à ses désirs, et voici que, tout content de moi, je viens rendre un époux à sa femme, un père à des enfants que j'ai trop longtemps abandonnés. »

Peindre l'émotion de la pauvre mère, le bonheur de Jean-Pierre, serait impossible ; ils se devinent plus qu'ils ne peuvent se décrire.

Nous ferions encore un volume s'il fallait raconter la félicité de cette famille, unie depuis que le chef a changé de conduite, qu'il est entré en grâce avec DIEU par l'absolution de ses péchés, et qu'il a reçu dans son cœur un DIEU qu'il avait si longtemps contristé.

Malgré la misère, la joie était dans la maison ; car tout le monde pratiquait la religion, seule source d'où découle le vrai bonheur. Une plus grande aisance se fit sentir, car, le dimanche et le lundi, le mari ne s'amusait plus à manger en un

jour ses économies d'une semaine. La femme, bonne et attentionnée, trouvait le moyen d'économiser un *demi,* qu'elle servait à son mari après son dîner du dimanche, afin qu'il ne fût pas privé tout d'un coup de ce breuvage qui faisait ses délices au cabaret. Tous ils assistaient aux offices de l'église. Après les vêpres, le père et le fils allaient se promener. Dans l'hiver, ils passaient leur soirée tantôt en famille, tantôt chez les bons Frères des Écoles chrétiennes, qui réunissaient bon nombre d'ouvriers et de jeunes gens, auxquels ils offraient des jeux innocents pour les amuser. Tous les lundis, l'ouvrage allait son train comme les autres jours malgré les tracasseries, dont les camarades finirent par se lasser, pour laisser place à l'estime qu'il sut leur inspirer par sa conduite régulière.

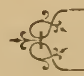
Tous les matins et tous les soirs, la prière se faisait en commun ; tout le monde allait à confesse et approchait de la Table sainte aux grandes fêtes de l'année.

Jean-Pierre se ressouvint toujours de la promesse qu'il avait faite à Dieu de lui être fidèle, malgré les mauvais exemples et les perfides conseils de ses camarades, qui, après leur pre-

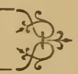
mière et leur seconde Communion, en étaient restés là ; il savait que le DIEU qu'il avait reçu une première fois, voulait et recommandait qu'on le reçût au moins une fois par an, à Pâques ; mais il ne s'en tenait pas là, « car, se disait-il, comment peut-on faire bien une chose qu'on ne fait qu'une fois par an ? »

C'est ainsi que, par sa piété, sa bonne conduite, sa persévérance, un enfant fit rentrer son père dans le devoir et amena le bonheur et la paix dans sa famille.

Mon enfant, pourquoi ne feriez-vous pas de même ? Essayez, et DIEU vous aidera.



L'APOSTOLAT de la FOI.



C'EST particulièrement à l'époque de la première Communion que l'apostolat de la foi enfante des merveilles.

Il y a quelques années, racontait le P. Carboy dans un de ses sermons à Paris, j'avais dit en chaire, en parlant de la toute-puissance de la foi, que les enfants pieux et ceux qui n'avaient pas fait leur première Communion et qui auraient eu le bonheur de garder leur innocence, pouvaient convertir leur famille, si elle était à convertir.

Dieu permit qu'une enfant innocente et pure se trouvât dans mon auditoire ; son père et sa mère l'aimaient comme on aime une fille unique qui doit hériter d'une grande fortune ; c'était leur bonheur, leur joie, leur amour ; c'était une enfant gâtée ; on ne lui refusait rien : on lui permettait de venir entendre la parole sainte, accompagnée de son institutrice. Le lendemain, je me rends au saint tribunal et, au milieu des fidèles qui atten daient avec patience, je vois une enfant, de dix ans à peine, agenouillée comme un Ange. Je m'approche et lui dis :

« — Ma pauvre enfant, je ne peux pas vous confesser ; voyez, j'ai tant de monde, je ne confesse pas les enfants. Avez-vous fait votre première Commnnion, au moins ?

» — Non, mon Père; mais vous avez dit qu'il suffisait d'avoir la foi pour faire des miracles : vous ne refuserez pas de m'écouter.

» — Entrez, mon enfant. »

Elle passa la première ; je l'écoutai attentivement. La pauvre enfant ne pouvait pas parler, les sanglots étouffaient sa voix, les larmes remplissaient ses yeux.

« — Mon père, vous avez dit que les enfants

sages, qui avaient une foi vive, convertiraient leur père et leur mère. Depuis que je vous ai entendu, j'ai prié, j'ai pleuré toute la nuit, et voilà que mon père et ma mère ne sont pas encore convertis.

» — Ma pauvre enfant, je n'ai pas dit que le miracle s'opérerait à l'instant même ; mais, je vous le promets, il s'accomplira pourvu que votre foi soit constante.

» — Que DIEU vous entende ! » et elle pria.

J'ajoutai : « Je veux vous préparer moi-même à la première Communion, si votre père et votre mère vous le permettent. »

Elle me répondit que ses parents ne lui refuseraient rien, qu'elle leur demanderait l'impossible qu'ils tâcheraient de le lui procurer.

Elle revint les jours suivants ; le temps passa bien vite ; la pauvre enfant disait toujours :

» — Mon Père, le miracle ne se fait pas, je prie toujours, je pleure devant DIEU, je le demande à la Sainte Vierge ; cependant je me rassure, car vous m'avez dit : « Priez toujours avec foi, le miracle s'opérera. » Pourtant mes parents ne sont pas même venus vous entendre : comment voulez-vous que le miracle se fasse ? »

La veille de la Communion de l'enfant arriva. Elle devait la faire seule, avec quelques-unes de ses compagnes. Après avoir reçu l'absolution, et Dieu sait si elle avait gardé l'innocence, elle se releva heureuse comme un Ange du Ciel. Elle ne parlait pas. Dans le chemin, elle rencontre une de ses jeunes parentes, qui l'embrasse avec effusion et lui dit : « Tu ne sais pas ? mon père et ma mère doivent communier demain avec moi et mon frère. »

Alors la pauvre enfant devient triste et ses yeux se mouillent de pleurs. Elle entre chez elle : son père et sa mère l'attendaient, ils voulaient jouir de son bonheur ; ils n'avaient pas le sentiment religieux, mais ils disaient : « Comme elle va être heureuse ! » A la vue de ses yeux gonflés par les pleurs, la mère la presse sur son cœur et lui dit :

« — Mais, mon enfant, tu nous avais annoncé que tu serais si heureuse la veille de ta première Communion, et te voilà dans la tristesse !

» — C'est vrai, ma mère, je suis malheureuse aujourd'hui. »

Et le père, témoin muet de cette scène, ne peut s'empêcher de verser des larmes et de dire :

« — Mon Dieu, que ferons-nous pour la rendre heureuse ? »

Et l'enfant quitte les bras de sa mère, se jette dans ceux de son père, en s'écriant :

« — Oh ! père, si tu voulais, comme je serais bien heureuse demain !

» — Mais, ma fille, nous ne vivons que pour toi ; dis-moi, que faut-il faire ?

» — C'est vous qui êtes la cause de ma tristesse.

» — Nous !... répondit la mère.

» — Moi !... répond le pauvre père étonné, être la cause de ta douleur et de ta tristesse ?

» — Hélas ! reprit l'enfant, pourquoi me le demandez-vous ? Je vais vous dire toute la vérité: j'étais heureuse il n'y a qu'un moment, mais ma cousine m'a embrassé en me disant : « Tu ne sais pas, Berthe ! mon père et ma mère communient demain avec moi. » Alors je me suis dit pendant le chemin : Et moi, demain je serai donc heureuse toute seule ! Il m'a semblé qu'il manquerait quelque chose à mon bonheur, si je n'avais pas mon père et ma mère à côté de moi. »

Ils n'y tinrent plus ; les larmes coulèrent de leurs yeux. Ils embrassèrent cet ange de pureté

et lui dirent : « Oui, demain tu seras toute seule, mais dans quelques jours tu renouvelleras. Nous allons trouver celui qui t'a préparée à la première Communion. »

Le lendemain, l'enfant triomphante amenait son père et sa mère, qui se préparaient à se réconcilier avec DIEU. Et elle me dit : « Mon Père, vous aviez raison : le miracle est fait ; nous serons, dans quelques jours, trois heureux sur la terre et dans le Ciel. »

O mon enfant, que la soumission, la candeur et les autres vertus de votre âge remuent profondément le cœur des parents !

Soyez auprès des vôtres comme l'Enfant JÉSUS auprès de JOSEPH et de MARIE, soulagez-les autant que vous le pouvez : compatissez à leurs peines, soignez-les avec dévouement dans leurs infirmités et leurs souffrances ; intéressez-les au sort des pauvres, aimez à leur tendre la main pour remettre ensuite vous-même aux malheureux l'obole que vous recevrez.

Si, à ces douces vertus, vous joignez cette candeur que l'ombre seule du mal fait rougir ; si la piété, l'amour de la prière, la modestie dans le lieu saint, viennent s'y adjoindre, alors, mon

enfant, un père, une mère, seraient-ils depuis longtemps éloignés des pratiques de la foi, se sentent bientôt émus, subjugués... Vous n'avez plus qu'un mot à dire ; ils n'osent plus résister à vos prières, à vos vœux.

L'APOSTOLAT de l'OBÉISSANCE.

UN petit garçon de onze ans se préparait à sa première Communion. Sans être impies, ses parents étaient indifférents, ne faisaient pas leurs prières, ne sanctifiaient pas le dimanche, et ne tenaient aucun compte des lois de l'Église sur l'abstinence.

L'enfant, ayant appris au catéchisme qu'à moins de dispense tout chrétien est obligé d'obéir, à cet égard, aux lois de l'Église, se promet de ne plus jamais manquer à ce devoir. Le vendredi suivant, il n'y avait comme d'habitude que des aliments gras sur la table. On lui en offre ; il refuse doucement.

« — Est-ce que tu es malade ? lui demande sa mère.

» — Non, maman.

» — Est-ce que tu n'as pas faim ?

» — Si, maman.

» — Est-ce que tu n'aimes pas cela ?

» — Si, maman.

» — Alors, pourquoi ne manges-tu pas ?

» — Parce que c'est défendu.

» — Comment, défendu ?

» — Mais oui, maman. C'est aujourd'hui vendredi, et, quand on n'est pas malade, on est obligé de faire maigre le vendredi. L'Église l'ordonne. »

Le père s'impatiente :

« — Qu'est-ce que tu viens nous chanter là ? dit-il. Mange ce qu'on te donne ou bien monte dans ta chambre et va te coucher sans dîner. »

L'enfant se lève, et, sans murmurer, sans donner aucun signe d'humeur, il obéit et s'en va.

Cependant, la mère, émue de compassion, voulut lui porter en secret un peu de nourriture, tout en lui reprochant ce qu'elle appelait un ridicule entêtement ; mais ce bon enfant ne voulut pas accepter. « Non, maman, lui dit-il doucement ; je ne veux pas désobéir à papa. Ce n'est point par caprice ni par entêtement que j'ai refusé de faire gras, c'est parce que c'est défendu. Papa m'a ordonné de me coucher sans dîner, et cela je puis le faire sans désobéir à l'Église. » Et il embrassa sa mère en la remerciant de sa bonté.

Touchée jusqu'aux larmes du courage et de la conscience de son enfant, la mère va raconter à son mari ce qui vient de se passer. « Ma foi ! s'écrie le père, lui aussi tout ému et saisi d'admiration, voilà un enfant qui vaut mieux que nous. Quel brave cœur ! » Et il court à la chambre de son fils, l'embrasse de tout son cœur, lui dit qu'à l'avenir on fera maigre ; et il tint parole.

Le jour de sa première Communion, ce bon petit enfant de l'Église eut le bonheur de voir son père et sa mère, revenus à DIEU, communier avec lui.



Une mère de famille fut invitée à dîner. Elle emmena avec elle sa petite fille âgée de dix ans. C'était un jour maigre, et la table fut servie en gras. Toutes les personnes présentes acceptèrent sans façon ; mais la petite fille refusa, alléguant avec ingénuité la circonstance du jour.

On insista pendant tout le repas, mais inutilement.

Sa mère, assez lâche pour suivre l'exemple des autres, joignit ses instances à celles de tous les convives, et ne gagna rien sur son esprit.

Cette résistance fit tout son effet sur la mère, qui commença à sentir les reproches de sa conscience, et, en sortant de là :

« — Je suis bien affligée, ma bonne enfant, lui dit-elle en l'embrassant, de t'avoir excitée à cette transgression ; tu as eu raison de ne pas céder aux sollicitations qu'on t'a adressées, et moi j'ai eu tort de te donner ce scandale. Mais sois assurée que je ne t'engagerai plus à une pareille faute, et que moi-même, avec la grâce de DIEU, je ne m'en rendrai plus coupable de toute ma vie. »

Avant tout, mon enfant, obéissance à DIEU, vous souvenant de cette maxime de nos Livres Saints : « *Mieux vaut obéir à* DIEU *qu'aux hommes.* »

Obéissance à l'Église, qui commande au nom de DIEU. « Nul ne peut avoir DIEU pour père s'il n'a l'Église pour mère, » disait un grand saint.

Obéissance à vos parents. Soyez-leur soumis comme l'Enfant JÉSUS l'était à MARIE sa Mère et à saint JOSEPH ; n'attendez pas qu'ils vous commandent ; faites qu'un beau sourire accompagne toujours votre obéissance ; n'ayez sur les lèvres

que des paroles et des réponses qui respirent l'honnêteté, la douceur ; et l'on dira de vous ce qu'on disait autrefois de Notre-Seigneur : « *Nous l'avons vu, et il était plein de grâce et de vérité.* » Et votre vie sera une prédication continuelle.



L'APOSTOLAT de la DOUCEUR.



LÉONIE de Cavailhès, nous rapporte son biographe, s'encourageait à tout supporter de ses compagnes et à réprimer les moindres vivacités de caractère en pensant à sa première Communion. Le désir d'offrir de beaux sacrifices au divin JÉSUS lui faisait remporter sur elle-même d'héroïques victoires.

Revêtue par ses maîtresses de la charge d'admonitrice, elle avait accepté de bonne grâce tous les petits désagréments qui accompagnent ce témoignage d'honneur et de confiance. On conçoit qu'une élève portée sur le triste registre, au lieu de reconnaître la faute qui lui a fait mériter cette disgrâce, s'en prenne quelquefois à la pauvre admonitrice. Léonie supportait tout en silence ; jamais les plaintes ni les prières ne la pouvaient faire faiblir : cependant elle donnait à

la charité et à la douceur tout ce qu'elle pouvait accorder.

Une de ses compagnes, témoin d'une petite contestation où Léonie avait cru devoir céder, lui conseilla inconsidérément de prendre sa revanche : « J'en serais bien fâchée, répondit-elle ; j'aimerais mieux souffrir une seconde fois les railleries des autres que de chercher à contrister une seule de mes compagnes. »

Elle allait plus loin encore : car, un jour qu'elle s'efforçait en vain de ramener à l'ordre une de ses compagnes, la maîtresse, ayant cru que c'était elle qui parlait, l'en reprit, et lui dit de se marquer elle-même. Léonie obéit à l'instant sans se justifier, sans s'expliquer, contente, comme elle disait, « de payer quelquefois pour les autres, » auxquelles elle trouvait si fâcheux pour elle-même d'avoir à faire de la peine en les notant.

Léonie n'était ni moins aimable ni moins zélée pour le bien de ses compagnes lorsque ses avis ou ses attentions étaient mal reçus. Se trouvant à la chapelle à côté d'une d'entre elles avec qui elle était assez liée, et s'étant aperçue un jour que celle-ci avait entendu la messe fort négligemment : « Croyez-vous, ma chère, lui dit-elle en

souriant, que vous passerez bien une journée si mal commencée ? Ne savez-vous plus ce que c'est qu'une messe, et qu'il nous faudra rendre compte à DIEU des grâces que nous aurions pu y recevoir ? » Pour toute réponse la compagne alors mal disposée, lui dit de faire son examen sans se mêler de celui des autres. « Vous avez raison, repartit Léonie, et en le faisant je me trouve plus grande pécheresse que personne ; mais, en vertu de notre amitié, je me croyais presque aussi obligée de vous empêcher de mal faire que moi-même. » Une réponse si modeste et en même temps si amicale ramena bientôt la coupable, qui ajoutait ingénument : « A peine me fus-je jetée au cou de Léonie qu'elle me pardonna mon incartade, ce qui m'étonna beaucoup, car moi, quand je me fâche, c'est au moins pour vingt-quatre heures. »

Souvent c'était elle qui, suivant les conseils de l'Évangile, allait trouver celles de ses compagnes qui lui avaient dit quelques paroles désagréables. « C'était une sorte d'avantage d'avoir désobligé Léonie, disait-on, puisqu'on était sûr de recevoir d'elle plus de témoignages d'affection. » Une petite espiègle, dont la vivacité, la légèreté et la

gaîté bruyante contrastaient avec le caractère doux, posé et réfléchi de Léonie, l'ayant un jour accablée de toutes les épithètes que put lui suggérer un mouvement d'emportement auquel elle s'était laissée aller, la pieuse jeune fille laissa passer l'orage ; puis, après la classe qu'avait troublée cette petite scène, Léonie s'approcha de sa fougueuse compagne : « J'espère bien, lui dit-elle en l'embrassant affectueusement, que vous n'êtes plus fâchée contre moi. » Elle lui parla avec tant de douceur et d'amitié que la coupable, ainsi qu'elle le raconta dans la suite, s'en voulût beaucoup de s'être attaquée à une si aimable enfant, et promit en pleurant à Léonie d'être désormais plus sage, pour faire plaisir à la Sainte Vierge.



Mon enfant, soyez humble, soyez doux, et vous gagnerez tous les cœurs, mais pour les donner au bon DIEU.

« Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre ! »

Vous l'entendez, c'est JÉSUS lui-même qui l'affirme : par la douceur vous ferez la conquête du monde, et même d'autant de mondes que vous gagnerez d'âmes à Notre-Seigneur.

Une jeune enfant avait de très bons parents, mais ils étaient tous les deux très vifs, et de temps en temps ils se querellaient, et après la querelle on en venait aux menaces.

La pauvre enfant souffrait beaucoup de ces scènes, mais son bon petit cœur eut bientôt trouvé le moyen de les empêcher. Quand elle voyait son père en colère et sa mère attiser la querelle par des paroles aigres, elle sautait au cou de son père, couvrait sa bouche de ses baisers, et puis mettait sa main sur la bouche de sa mère. Alors plus moyen de se quereller, malgré toute la bonne volonté du monde.

On la repoussait bien un peu d'abord, puis on finissait par se réconcilier : le père embrassait la mère, puis tous les deux à qui mieux mieux embrassaient leur enfant, et la querelle était finie, et tout le monde était content.

A la douceur, mon enfant, vous joindrez toujours la force et la patience : deux autres puissants moyens de salut.



L'APOSTOLAT de la FORCE CHRÉTIENNE. 

FORCE et Douceur: *Fortiter et Suaviter!* La Douceur dit avec saint Vincent de Paul : « Condescendant tant que vous voudrez, pourvu que DIEU ne soit pas offensé ! » La Force dit : « La mort plutôt que la souillure ! »

La Douceur et la Force font l'Apôtre parfait. Soyez donc doux, mon enfant, mais soyez fort.

Plusieurs jeunes gens s'en allaient en vacances ; la troupe était joyeuse. Ils entrent dans un hôtel : c'était un vendredi ; or, il y avait là des hommes qui mangeaient de la viande comme des païens, A ce spectacle, le plus intrépide de la bande s'écrie :

« — Holà ! Madame l'hôtesse, apportez-nous, s'il vous plait, force carottes, haricots et pommes de terre... »

Les mangeurs de viande essayèrent quelques plaisanteries, mais elles furent vigoureusement rétorquées.

Alors un d'entre eux se lève et, s'adressant aux jeunes gens :

« — Messieurs, leur dit-il, qui donc êtes-vous pour braver ainsi le ridicule ?

» — Nous sommes des écoliers chrétiens bien

décidés à observer partout les lois de l'Église.

» — Bravo ! Messieurs. J'ai un fils unique que j'aime tendrement ; je ne puis souhaiter rien de meilleur pour lui que de vous ressembler. »



L'APOSTOLAT de la PATIENCE.



LE plus grand service qu'on puisse rendre à un ami lorsqu'il vit dans l'éloignement de l'Église et de la confession, c'est de l'y ramener, parce que c'est le sauver d'un danger suprême et lui rendre le vrai bonheur. A cet effet, il est nécessaire d'employer un double moyen : la prière et l'action.

Il y a quelques années, le Père de Foresta, fondateur des *Écoles apostoliques*, prêchant dans une église d'Orléans, aperçut une jeune personne agenouillée devant l'autel de la Sainte Vierge et paraissant abîmée dans une profonde affliction. Comme elle était toujours à la même place, et que ses larmes coulaient visiblement, elle attira l'attention du prédicateur, qui, passant un jour près d'elle, lorsque après les offices il se rendait au confessionnal, lui demanda s'il ne pouvait pas apporter quelque remède à sa tristesse.

« — Hélas ! mon Père, répondit-elle, il n'y a

que DIEU qui puisse me consoler, car lui seul a le pouvoir de changer les cœurs.

» — C'est vrai, ma fille, lui dit le Père ; mais je pourrais peut-être vous aider par quelque bon conseil. Veuillez vous expliquer.

» — Que DIEU vous récompense, mon Père, de votre bonté. Sachez donc que les deux personnes qui me sont les plus chères au monde vivent dans l'éloignement de DIEU : mon père et mon frère sont libres-penseurs et ennemis de toute pratique religieuse. Je ne cesse pas de supplier la Sainte Vierge pour obtenir leur conversion, et je ne mérite pas d'être exaucée.

» — Vous priez et vous persévérez à prier, ma fille, c'est fort bien ; mais avez-vous aussi agi ? Avez-vous invité gracieusement votre père et votre frère à vous accompagner à l'église, à assister avec vous à quelque beau salut, à une cérémonie intéressante ?

» — Leur en parler serait exciter une tempête.

» — Croyez-moi, joignez l'action à la prière, et ne craignez pas un éclat de colère. Au reste, il y a une certaine manière de parler qui n'irrite pas, qui ne déplaît pas. La charité sait trouver ces bonnes paroles ; et quand même elles seraient

mal accueillies une première fois, elles laisseraient une impression qui les ferait mieux recevoir ensuite. »

Elle suivit ce conseil. Le même jour elle offrit à son père un joli bouquet de fleurs et l'embrassa avec plus de tendresse que jamais. Le père, qui aimait sa fille, en fut charmé, et lui dit en souriant que sans doute elle souhaitait quelques fleurs, quelques bijoux pour sa toilette.

« — Ah ! mon cher papa, répondit-elle, je désire quelque chose qui me ferait mille fois plus de plaisir : c'est qu'aujourd'hui vous veniez au salut avec moi. »

A ces mots, le malheureux père change complètement de visage et de paroles.

« — Comment ? s'écrie-t-il, tu oses me proposer une telle bassesse ? Mais c'est me faire une injure insupportable !... » Et, continuant sur ce ton, il fait une scène qui retentit dans toute la maison. Le frère accourt et, apprenant ce qui s'est passé, et que sa sœur a osé inviter son père à un acte de religion, il lui donne un soufflet.

« — Jules, lui dit-elle avec douceur, tu peux me frapper encore, et tant qu'il te plaira, mais tu ne m'empêcheras pas de faire tout ce qui est en

mon pouvoir pour sauver les deux âmes qui me sont les plus chères au monde. »

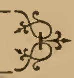
Ces sublimes paroles, cette douceur, cette patience de la jeune personne, qu'ils aimaient d'ailleurs, touchèrent tellement le père et le frère que tous deux consentirent à l'accompagner au salut. Depuis ce moment leurs sentiments changèrent si bien que, deux mois après, ils allèrent s'agenouiller au saint tribunal de la pénitence, se réconcilièrent avec DIEU et devinrent de bons chrétiens.

La Croix, oh ! la Croix, c'est l'instrument de notre salut, mon enfant ; et si vous voulez étendre vos conquêtes apostoliques, il vous faut souffrir avec patience, il vous faut porter la Croix.

In hoc signo vinces ! Par la Croix vous aurez la victoire.



L'APOSTOLAT de la SOUFFRANCE.



UN jour, dans une instruction familière, un prêtre dit ces paroles : « Voulez-vous convertir une famille ? amenez au milieu d'elle une âme qui sache souffrir... Voulez-vous le retour à DIEU d'une âme qui vous est chère ? souffrez pour elle. »

Elles furent entendues par une enfant du peuple qui venait de faire sa première Communion. Comment put-elle les comprendre ? C'est le secret de DIEU.

La pauvre enfant avait souvent vu pleurer sa mère, et elle rougissait de honte quand le soir, presque tous les soirs, son père rentrait abêti par le vin.

Le jour où lui fut révélée la force de la souffrance, elle embrassa sa mère avec une effusion de tendresse qui fit tressaillir l'épouse malheureuse, et lui dit : « Mère, soyez contente ; bientôt, allez, père ne vous fera plus pleurer. »

Et le lendemain, au repas de midi, le seul qui réunissait la famille, l'enfant accepta le potage, un morceau de pain, et elle refusa le reste.

« — Tu es malade ? dit la mère étonnée.

» — Non, mère.

» — Mange donc, dit le père.

» — Pas aujourd'hui, père. »

On crut à un caprice, et on voulut punir l'enfant en la laissant à sa bouderie.

Le soir, le père revint ivre comme tous les jours ; l'enfant, qui était couchée et qui ne dormait point, l'entendit blasphémer, et elle se mit à

pleurer. C'est la première fois que le blasphème lui arrachait des larmes.

Le lendemain, comme la veille, elle refusa pendant le dìner toute autre nourriture que du pain et de l'eau.

La mère s'inquiète, le père se fâche.

« — Je veux que tu manges, dit-il en colère.

» — Non, répondit l'enfant avec fermeté, non ; tant que vous vous enivrerez, que vous ferez pleurer ma mère et que vous blasphémerez, je l'ai promis au bon Dieu, je veux souffrir pour qu'il ne vous punisse pas. »

Le père baissa la tête. Le soir il rentra calme, et la petite fut charmante de gaîté, d'entrain et d'appétit.

Mais l'habitude entraîna encore le père. Le jeûne de l'enfant recommença. Cette fois le père n'osa rien dire, seulement une grosse larme roula sur sa figure ; la mère elle aussi pleurait ; seule, l'enfant restait calme.

Et lui, se levant et prenant sa fille dans ses bras:

« — Pauvre martyre ! dit-il, tu ferais toujours ainsi ?

» — Oui, père, jusqu'à ce que je sois morte ou que vous soyez converti.

» — Ma fille, ma fille ! je ne ferai plus pleurer ta mère ! »

Et il a tenu parole.

C'est que souffrir, souffrir avec Jésus, c'est continuer la Passion du Sauveur ; et la Passion de Jésus a sauvé le monde !



L'APOSTOLAT de la PÉNITENCE.



Souffrir avec Jésus, prier avec Jésus, c'est un spectacle digne du Ciel.

Un enfant, maltraité par un père brutal pour avoir refusé de violer la loi de l'abstinence, avait dû plusieurs fois se retirer à jeun dans sa chambre.

Le père, l'ayant un jour suivi et observé en secret, le vit à genoux au pied de son crucifix et l'entendit faire cette prière :

« — O doux Sauveur, je suis bien aise d'avoir part à votre calice d'amertume ; mais, en souffrant, vous avez gagné des âmes, et je veux aussi ma part de ce bonheur ! Vous qui avez prié pour vos bourreaux, n'exaucerez-vous pas la prière d'un enfant pour son père bien-aimé ? »

Le père n'y tint plus : il embrassa son fils avec une profonde émotion, et lui prouva que sa prière était exaucée.

Le chrétien qui souffre et prie exerce un apostolat invisible qui féconde l'apostolat de la parole et de l'action. Si vous faites pénitence, mon enfant, si dans les épreuves de la vie vous dites comme



Notre-Seigneur : « *Fiat !* non pas ma volonté, mais la vôtre, ô mon Dieu ! » si vous offrez ces pénitences et ces peines pour la conversion des pécheurs, vous sauvez des âmes. Ces âmes, vous

ne les connaissez pas ici-bas, — elles sont peut-être aux extrémités du monde, — mais DIEU vous les montrera au jour de votre mort. Oh ! quel bonheur !

Je vais vous indiquer maintenant un autre moyen de participer à l'apostolat des nombreux missionnaires qui évangélisent toutes les contrées de l'univers.

L'APOSTOLAT du ZÈLE.

EN 1821, une pieuse fille de Lyon se laissait prendre de compassion au récit des souffrances et du dénûment des missionnaires français dans les pays infidèles. Un soir, pendant qu'on jouait autour d'elle, elle rêvait son œuvre, elle réclamait le prix du jeu pour aider les missionnaires. Silencieuse auprès du feu, elle écrivait avec un crayon sur une carte la simple et féconde organisation de la *Propagation de la Foi.* Peu à peu, elle associe à son œuvre les ouvrières et les domestiques de la ville. La première année lui donna quinze cents francs.

Aujourd'hui, la souscription produit plus de cinq millions, dont trois donnés par la France. Apporté par tant de mains, le sou hebdoma-

daire a fait comme le grain de sénevé, il a merveilleusement grandi, et grandit encore chaque jour. De toutes parts on s'enrôle : hommes et femmes, riches et pauvres, grands et petits, deviennent associés.

Si Dieu eût dit, il y a cinquante ans, à cette jeune fille comme à Abraham : « Regarde le ciel, et compte les étoiles si tu peux : les âmes que ton œuvre sauvera les dépasseront en nombre, » n'est-il pas vrai que sa foi eût été mise à une grande épreuve? Et cependant, aujourd'hui, elle aurait de la peine à compter les millions d'âmes sauvées par l'œuvre que Dieu lui a inspirée.

Oh ! comme le Cœur de Jésus doit se réjouir de cette abondante moisson ! Quelle riche récompense il doit réserver à la fondatrice et à tous les associés de cette œuvre si féconde ! Aimons-la donc et propageons-la, cette œuvre si catholique, si française, et nous sauverons des âmes que Jésus-Christ a rachetées au prix de son sang.

Mon enfant, il y a en Asie, en Afrique, en Amérique et en Océanie, des contrées habitées par des peuples païens. Comme nous ils sont chers au Seigneur et appelés à la gloire du Ciel ;

mais, privés de la lumière de l'Évangile, ils vivent et meurent sous le joug de Satan. Qui fera donc briller à leurs yeux le flambeau de la foi ? De zélés missionnaires s'offrent pour aller à leur secours. Leur dévouement suffit-il ? Non, il faut



Sainte Thérèse.

pourvoir à leurs moyens d'existence, il faut leur procurer les ressources nécessaires pour parcourir ces lointaines régions.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi et

l'Œuvre de la Sainte-Enfance remplissent cette belle mission. Grâce aux aumônes que distribuent ces deux œuvres admirables, les missionnaires vont partout et fondent partout des églises, des écoles, des hospices et des asiles. Par ces deux œuvres, de ferventes chrétientés fleurissent là où le démon régnait autrefois en maître. Est-il des œuvres plus méritoires et plus belles ?

Vous aussi, mon enfant, vous voudrez participer aux travaux des missionnaires et partager leurs mérites sans quitter ni votre famille ni votre patrie, sans courir les dangers auxquels ils sont exposés tous les jours. Que faut-il pour cela ? Une petite prière et une petite aumône.

Serait-ce trop pour votre zèle ? — Écoutez ce que disaient sainte Thérèse et sainte Catherine de Sienne :

« Je ferais volontiers le tour du monde pour sauver une âme ! » s'écriait l'une.

Et l'autre avait coutume de répéter souvent : « Si je pouvais, en me plaçant à l'entrée des enfers, empêcher les âmes d'y tomber et les ramener à DIEU, je le ferais de grand cœur, dussé-je endurer les tortures des damnés ! »

DIEU ne demande pas de vous, il est vrai,

des sentiments aussi héroïques, mais son Cœur divin désire ardemment que vous mettiez en œuvre tout ce qui, de votre part, peut concourir au salut des âmes.

« Donnez-moi un cœur aimant, disait saint Augustin, et il comprendra ce que je dis. »

Oui, mon enfant, il suffit d'aimer pour comprendre la nécessité de l'apostolat sous toutes ses formes.



ZÈLE ORIGINAL de DOM BOSCO.

JE ne puis résister au désir de raconter un trait vraiment caractéristique, parce qu'il montre comment le jeune Bosco, encore enfant, savait amener à la prière ses camarades et ses amis par le jeu et les divertissements,

Il arriva qu'un saltimbanque prit l'habitude de venir, tous les dimanches, s'installer sur la petite place qui est devant l'église. Il n'est que trop commun de voir des jeunes gens rester à la porte de l'église pendant les offices au lieu d'y assister, et la présence de ce faiseur de tours augmenta sensiblement le nombre des flâneurs. Le petit Jean avait remarqué le grand déplaisir que cela causait à son pauvre curé, d'autant plus que le

roulement du tambour commençait avant la fin de la messe et troublait tout le monde. Son plan fut vite tiré et rapidement mis à exécution.

A ce moment il faisait fonction de berger dans une prairie au milieu de laquelle s'élevait un poirier remarquable par la grosseur de ses branches. Il se servit de cet arbre pour disposer des cordes, et il s'ingénia à répéter les tours qu'il avait vu faire.

Comme il était remarquablement fort et surtout adroit, il fut bientôt passé maître.

A quelque temps de là, lorsque parut le saltimbanque, le jeune berger, placé au premier rang des spectateurs, se mit à dire d'un air narquois après chacun des tours :

« — Ce n'est pas malin cela ! »

Cette insistance critique finit par exaspérer le saltimbanque, qui l'apostropha vivement :

« — Fais-en donc autant, toi, petit moutard !

» — Je vous dis que ce n'est pas malin. »

Et, sans autre formalité, le voilà qui exécute les mêmes tours avec une adresse qui souleva de frénétiques applaudissements ; puis il en fit d'autres qu'il avait imaginés.

Cette passe d'armes d'un nouveau genre se

termina par la défaite incontestée du saltimbanque, et on ne le vit plus reparaître.

On peut penser si les gens de Châteauneuf se montrèrent fiers de ce succès, qui donnait un véritable relief à la commune. Cependant, le



Dom Bosco.

dimanche suivant, beaucoup d'entre eux manifestèrent le regret d'être privés d'une distraction à laquelle ils avaient pris goût.

Alors Jean leur proposa de remplacer le fai-

seur de tours et de leur donner régulièrement leur spectacle favori. Ce qui fut accepté avec enthousiasme.

Mais avant de commencer, voilà qu'il se met à leur répéter, avec une sûreté de mémoire imperturbable, tout le sermon qu'avait donné le curé pendant la messe, et que naturellement ceux qui étaient à la porte n'avaient pas entendu. Il y eut bien quelques murmures, quelques timides protestations, mais personne ne lâcha pied, et on fut bien récompensé par les beaux tours qui suivirent.

A la séance suivante, Jean Bosco ne se borna pas à la récitation du sermon ; il y joignit une dizaine de chapelet et, plus tard, le chapelet tout entier. Étrange apostolat s'il en fut ! On acceptait tout ce qu'il demandait, et il fut vraiment extraordinaire de voir un jeune garçon, presqu'un enfant, agir ainsi sur les multitudes.

L'APOSTOLAT de la CHARITÉ.

UN pauvre ouvrier, qui n'avait pas encore fait sa première Communion, atteint d'une cruelle maladie, était sur le point de mourir. Il n'était pas ennemi de la religion, mais il l'igno-

rait complètement, et cependant le médecin avait dit qu'il ne lui restait que peu d'heures à vivre ; il fallait donc pendant ce peu de temps le préparer à la première Communion et à la mort.

Un jeune membre de la Société de Saint-Vincent de Paul, qui porte un beau nom et qui possède tout ce que le monde envie, se présente, et demande comme une grâce à instruire ce pauvre moribond.

Le malade était couché sur un léger matelas étendu par terre ; déjà sa poitrine exhalait l'odeur de la mort, la maison en était infectée.

Mais le jeune chrétien, n'ayant souci de tout cela, se met à genoux, prend dans sa main la main défaillante de celui qui était devenu son ami, se penche à son oreille, et lui glisse doucement les vérités et les consolations de la religion.

De temps en temps il s'arrête pour ne pas trop le fatiguer, lui présente lui-même sa tisane, remet ses pauvres couvertures ; on eût dit une mère devant le lit de son enfant qui va mourir.

Puis il recommence ses instructions, et, pour parler moins haut, il s'enveloppe dans son manteau, se couche en quelque sorte auprès du ma-

lade pour arriver plus facilement à son oreille, et il le prépare ainsi pendant deux heures aux sacrements, que cet ouvrier reçut avec beaucoup de piété ; il ne voulut quitter son cher malade que lorsqu'il eut passé à une meilleure vie, et ce ne fut pas sans déposer sur sa joue glacée l'affectueux baiser d'un frère...

Aussi les personnes du voisinage, venues pour assister aux derniers moments de ce pauvre ouvrier, pleuraient d'attendrissement et s'écriaient : « Ah ! le bon Monsieur ! » Et un homme à la figure sinistre, à la toilette débraillée, laissa échapper cette parole : « Pourtant, on a beau dire, il y a de bons riches ! »

Que d'âmes souffrantes, qui se croyaient abandonnées de la Providence et ne connaissaient plus que le blasphème et le désespoir, ont appris à bénir la main du Seigneur et ont retrouvé le chemin du salut en rencontrant des cœurs compatissants !

Que d'hommes égarés sont revenus à Dieu après avoir vu à l'œuvre ces petits anges de la charité que les conférences de Saint-Vincent de Paul envoient dans les plus pauvres mansardes ! « Voyez donc comme ils s'aiment et comme ils

nous aiment ! » s'écrient souvent les malheureux ; et ils adorent DIEU, qui est la charité même.

Mon enfant, mon enfant, aimez donc ! Aimez DIEU, aimez vos frères, non pas une fois en passant, mais toujours !..



L'ANCIEN ÉVÊQUE d'UZÈS et son ÉLÈVE.



DURANT les plus mauvais jours de la Révolution française, un saint prêtre était caché, à Paris, dans une famille où il y avait un enfant, le jeune Louis, qu'il préparait à sa première Communion.

Vis-à-vis, dans la même rue, demeurait un couple, connu pour sa haine contre la religion.

Tous deux, le mari et la femme, se faisaient une gloire de dénoncer les prêtres qu'ils parvenaient à découvrir. Leur fils, appelé Philippe, à peu près du même âge que Louis, était devenu son compagnon : les deux enfants jouaient chaque jour sur le trottoir ensemble. Leurs jeux, quoique innocents, prenaient parfois un air de légèreté excessive ; et, lorsque l'époque de la première Communion approcha , le prêtre crut devoir exiger de son élève une certaine réserve à cet égard. « Mon enfant, lui dit-il, vous irez bientôt

vous asseoir au banquet des anges, il convient que vous soyez un ange de modestie. Évitez donc dorénavant dans vos récréations de jouer à tel jeu : il sied mal à un enfant qui va faire sa première Communion. »

Louis le lui promit ; et quand, le lendemain, son jeune ami lui proposa le jeu défendu : « Non, dit-il, je ne joue plus à ce jeu-là ; choisissons-en un autre. — Pourquoi ? dit Philippe avec un peu de malice ; est-ce que tu vas faire ta première Communion ? » — Louis parut saisi de cette question inattendue, rougit et ne prononça pas une parole. — « Que tu es heureux ! ajouta son petit camarade,qui devinait tout, tu peux faire ta première Communion, et moi je ne puis y penser ; mes parents ne le permettraient jamais, ils détestent les prêtres. »

Aussitôt rentré, Louis va trouver l'ecclésiastique, et, croyant l'avoir trahi, il lui avoue en pleurant ce qui est arrivé. « Mon ami, n'ayez pas peur, lui dit son pieux maître ; et puisque votre jeune camarade désire partager votre bonheur, invitez-le à venir avec vous assister au catéchisme. »

Dès le lendemain, les deux enfants assistaient

à l'instruction religieuse. Philippe, doué d'une rare intelligence, y prit tant de goût, qu'il sut bientôt parfaitement la doctrine chrétienne, et qu'il demanda avec les plus vives instances d'être admis à faire sa première Communion. « Et vos parents, que diraient-ils ? demanda le prêtre. — Mes parents n'en sauront rien, répondit Philippe : ils ne pourront y mettre obstacle. »

L'ecclésiastique lui dit alors qu'il devait leur en parler. « Je ne vous admets, ajouta-t-il, qu'à la condition que vous demandiez la bénédiction de vos chers parents, en leur disant que c'est pour faire plus saintement votre première Communion. »

Cette condition consterna Philippe, elle lui parut impossible ; mais il lui fut répété qu'il devait accomplir cet acte de courage ou renoncer au bonheur de communier.

Il y avait encore trois jours. L'enfant les passa dans la perplexité ; il n'osait pas faire la démarche si délicate qu'on exigeait de lui. Enfin le jour de la première Communion, ayant passé la nuit à pleurer et à prier la Sainte Vierge, il va de bon matin se présenter devant ses parents, et, se mettant à genoux, il dit en pleurant : « Mon cher

papa et ma chère maman, je viens vous demander votre bénédiction.... »

Surpris, frappés de stupeur, ses parents l'interrompent et lui demandent ce qu'il y a, ce qui lui est arrivé.

« — Mes chers parents, reprend-il respectueusement, je viens vous prier de me bénir parce que j'aurai le bonheur de faire ma première Communion... »

A ces paroles aussi émouvantes qu'inattendues, les parents, stupéfaits, silencieux, regardaient l'enfant agenouillé devant eux ; tout irréligieux qu'ils étaient, il leur apparaissait comme un ange du Ciel. Jamais ils ne l'avaient vu si aimable. Leurs cœurs étaient émus, leurs yeux se remplirent de larmes. La mère, rompant la première le silence : « — Mon cher enfant, dit-elle, que nous annonces-tu ?... A qui demandes-tu la bénédiction ?.. Ah ! oui, que Dieu te bénisse, que tu sois plus heureux que nous !.. »

Alors, la tendresse dominant tout autre sentiment, ils embrassèrent leur fils, et lui dirent en pleurant qu'ils seraient au comble du bonheur s'ils pouvaient être témoins de la belle cérémonie.

Philippe, ivre de joie, leur eut bientôt ménagé l'entrée dans la chapelle secrète. Ils assistèrent à la première Communion des deux enfants, et le lendemain ils y revenaient pour s'agenouiller eux-mêmes à la Table sainte.

Quelle consolation pour le prêtre, instrument de ces merveilles de la grâce ! Ce prêtre était un vénérable évêque que la république persécutrice avait chassé de son siège : c'était l'ancien évêque d'Uzès.



L'APOSTOLAT de la PERSÉVÉRANCE dans le BIEN.



UN négociant de Paris, indifférent en religion et très hostile à toute pratique de piété, mit ses deux filles dans un excellent pensionnat, dédié à saint JOSEPH, où elles reçurent une forte éducation religieuse. Devenu veuf, il rappela chez lui sa fille aînée, âgée de seize ans, pour diriger sa maison. Cette jeune personne, aussi ferme que pieuse, n'interrompit aucune de ses habitudes chrétiennes ; mais elle fut obligée de se cacher pour ne pas irriter son père. Celui-ci la surprit un matin au moment où elle revenait

de la messe avec sa femme de chambre, et lui demanda si elle avait communié.

« — Oui, mon père, répondit la jeune fille, et j'ai bien prié pour vous.

» — Et communies-tu souvent ? ajouta le père.

» — Oui, mon père, j'ai ce bonheur souvent et très souvent ; c'est là que je puise la force de remplir tous mes devoirs, en particulier d'être pour vous pleine de dévouement et d'affection. »

Le père se tut un instant et baissa la tête. Lorsqu'il la releva, ses yeux étaient pleins de larmes, et, embrassant sa fille non moins émue que lui, il lui dit :

« — Mon enfant, que je suis heureux d'avoir une fille comme toi ! Tu m'as vaincu par tes prières et ton courage ; je serai chrétien désormais ! »

Il a tenu fidèlement sa promesse ; il est aujourd'hui bon et fervent chrétien.

C'est à la persévérance qu'est promise la couronne de la victoire. Quand on a le malheur de se laisser intimider par le monde et de rougir de Dieu, que peut-on attendre ? Le Seigneur l'a dit : « *Quiconque rougit de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant les anges au*

dernier jour. » Ne rougissez donc jamais d'être apôtre de Jésus-Christ, chevalier du Roi des rois... Il est temps que les fils des croisés ne reculent plus devant les fils de Voltaire.

Non, mon enfant, les vrais soldats du Christ ne craignent rien ni personne, ils ne craignent ni la vie ni la mort : ils donnent tout pour gagner une âme à Dieu.

Un exemple entre des milliers.

 L'APOSTOLAT du DÉVOUEMENT. 

M. Moor, fils d'un des plus riches commerçants de Liverpool, élève d'un collège catholique situé près de Durham, était âgé de quinze ans lorsqu'il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie pour la conversion de son père protestant.

Quelques semaines après, le jeune homme tomba malade. En vain on usa de tous les remèdes ; le mal s'aggravant, vers la fin du Carême de 1861, avant la Semaine Sainte, il reçut les derniers sacrements.

Le Vendredi-Saint, le supérieur du collège s'approcha de son lit, lui adressa quelques paroles de consolation et lui demanda s'il était prêt à mourir.

« — Quelle heure est-il ? demanda le malade.

» — Une heure et demie, répondit le supérieur.

» — Pas encore, mais dans quelques instants.»

En effet, il rendit son âme à DIEU entre trois et quatre heures.

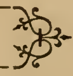
Le même jour, le supérieur annonça à la famille du jeune catholique sa mort prématurée. Le père accourut contempler pour la dernière fois son fils exposé dans la chapelle du collège. Il arrive, il se rend auprès de son fils bien-aimé, il voit son visage déjà transfiguré, il tombe à genoux ; quand il se releva, il était converti.

« *Ma vie c'est le Christ, et mourir m'est un gain !* » s'écriait le grand apôtre saint Paul.

Que ce soit aussi votre devise, mon enfant.



Un PETIT APOTRE de la VERTU.



LORSQUE saint Bernardin de Sienne allait au collège, la réputation de sa vertu était si grande parmi ses condisciples, que pas un d'entre eux ne se fût permis en sa présence le moindre mot inconvenant. Aussi, lorsque des enfants corrompus, comme il s'en rencontre malheureusement parfois, se livraient entre eux à ces conversations que le bon DIEU condamne et que les anges

entendent en rougissant, il suffisait que Bernardin s'approchât d'eux pour qu'aussitôt ces mauvais entretiens prissent fin.

« — Silence, disait-on, voici Bernardin ! »

Qui dira les péchés que le pieux jeune homme empêcha ainsi de commettre ? qui dira les âmes qu'il a sauvées par le parfum de ses bons exemples ? Oh ! pourquoi tous les enfants ne seraient-ils pas des Bernardins ? pourquoi n'essaieraient-ils pas à son exemple d'empêcher le mal ? pourquoi ne fermeraient-ils pas la bouche à ceux qui tiennent des discours inspirés par l'enfer ? S'ils ne peuvent pas toujours imposer silence, qu'ils témoignent du moins par leur tristesse combien ces conversations leur déplaisent, et qu'ils s'éloignent avec horreur pour ne pas se souiller eux-mêmes au contact des méchants ! DIEU serait si content d'une telle conduite !



Mon cher enfant, comprenez donc bien les admirables fruits qu'enfante dans les âmes l'apostolat de la vertu, et vous travaillerez à corriger vos défauts, à vivre chrétiennement. Vous serez ainsi dans votre famille et dans votre paroisse un

vrai missionnaire du bon DIEU ; vous serez aussi, à l'école et à l'atelier, un ange de bénédiction.

Qui sait si vous ne deviendrez pas le sauveur d'un père ou d'une mère malheureusement éloignés des pratiques de la religion ? Oh ! quelle douce joie pour le cœur qui peut se rendre le témoignage d'avoir contribué à ramener à DIEU ces âmes égarées ! Quand viendra l'heure de la mort, quel magnifique triomphe !

« Vous avez sauvé une âme, disait saint Augustin, vous avez prédestiné la vôtre. » Mais si cette âme est celle d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, d'un compagnon, d'un ami, la joie est encore plus grande ; car ces âmes sauvées par vos bons exemples feront entendre ce cantique d'allégresse : « Béni soit à jamais, ô mon DIEU, cet apôtre de votre miséricorde! C'est à lui que je dois ma conversion ; c'est à lui que je dois ma persévérance dans le bien ; c'est à lui que je dois la couronne de gloire que vous avez déposée sur mon front pour l'éternité ! »





Le MAITRE et le MODÈLE des APOTRES.



(Légende limousine.)

RIEN n'est gracieux et touchant, dans l'histoire de la tradition, comme la façon



Jésus Enfant.

aimable et saintement familière avec laquelle notre doux Sauveur JÉSUS-CHRIST daigna traiter quelques-uns de ceux qui s'approchèrent

de lui pendant qu'il était sur la terre. On sait ses admirables condescendances pour les petits enfants qui s'attachaient à ses pas, et qu'on



avait peine à éloigner de sa personne sacrée. Ils se pressaient nombreux autour de lui. Une

parole de sa bouche, un sourire de ses lèvres, une caresse de sa main, les comblait d'allégresse ; puis, quand il les renvoyait après les avoir bénis, ils emportaient avec eux je ne sais quelle grâce et quelle force secrètes qui les maintenaient dans la pureté et dans l'innocence, et préparaient dans leur cœur les armes vaillantes avec lesquelles plusieurs d'entre eux devaient un jour combattre et triompher en son nom.

Or, parmi ces privilégiés de Jésus, nul ne l'emporte sur Martial, celui qui devait être le grand apôtre de l'Aquitaine, le fondateur et le premier évêque de l'Église de Limoges. C'est une histoire merveilleuse, puisée aux sources les plus sûres et les plus authentiques, et qui se rattache au récit même de l'Évangile.

Une grâce toute particulière, un attrait surnaturel avaient attiré Martial enfant sur les pas du Sauveur. Jésus, dès ce moment, l'avait comme enchaîné à sa suite ; il était devenu un de ses plus fervents disciples, et saint Pierre, qui était son parent, l'avait baptisé.

C'était lui le petit enfant qui portait, au désert, les cinq pains et les quelques poissons multipliés par Jésus au point de rassasier l'immense multi-

tude qui, depuis trois jours, n'avait pas pris de nourriture pour ne point perdre la plus légère parcelle de la parole de DIEU.

Ce fut Martial que JÉSUS prit dans ses bras divins en disant aux apôtres grossiers et mal instruits encore, qui se disputaient sur la prééminence et se demandaient quel était le plus grand d'entre eux : « *Si vous ne devenez semblables aux petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux.* »

On assure aussi que ce fut cet heureux enfant qui, le Jeudi-Saint, servit à table Notre-Seigneur et ses apôtres à la dernière Cène, quand fut institué le sacrement adorable de l'Eucharistie.

Il ne manqua pas non plus à l'horrible scène du Calvaire, et, à côté des effroyables délaissements dont il fut victime, JÉSUS pouvait voir tout près de lui, prosterné, ne cachant aux bourreaux ni sa douleur ni ses larmes, un enfant dont les regards et le cœur semblaient perdus tout entiers dans ce Crucifié qui agonisait. . . . . . .

. . . .

C'était par une de ces belles soirées d'Orient où l'air est imprégné du parfum de mille fleurs et rafraîchi par des brises ailleurs inconnues.

JÉSUS revenait d'une de ses courses saintes, dont chaque halte était marquée par des miracles de charité. Il venait de ressusciter, ce jour-là, le fils d'une pauvre veuve et l'avait rendu à sa mère.

Or, ses apôtres étaient tous avec lui lorsqu'il rentra à Jérusalem avec ceux qui avaient vu le prodige, et qui poussaient des cris d'admiration et d'enthousiasme. Dans cette foule il y avait des enfants, Martial était du nombre.

Et ces enfants, désireux de voir JÉSUS, de recevoir de lui un regard, une caresse, une bénédiction, rendus audacieux d'ailleurs par les visibles préférences dont ils étaient l'objet de la part du Maître, faisaient mille efforts pour percer la foule. Mais ils n'arrivèrent point cette fois aux premières places. Ils étaient bien mortifiés, bien malheureux, les pauvres petits !

Mais, entre tous, Martial avait gros cœur.

Il eût bien fait d'accepter généreusement le sacrifice et de l'offrir en toute humilité à son Maître adorable. Il ne le fit point. Au contraire, il était fort mécontent et, dit la légende, c'était Judas qui l'avait repoussé.

Il marchait donc l'un des derniers, triste, maussade, ennuyé, regardant avec une envie

passionnée le groupe heureux qui environnait le Sauveur, ceux qui pouvaient toucher la frange de son vêtement. Or, à ce moment même Judas tournait la tête et regardait Martial d'un air moqueur.

L'enfant n'y tint plus : il ferma le poing et le tendit menaçant vers l'apôtre.

Quoi que dût devenir plus tard l'Iscariote, en ce moment-là c'était un apôtre encore fidèle, c'était presque un vieillard : il méritait le respect.

Martial avait donc péché. Tout à coup il entend la voix de JÉSUS qui l'appelle :

« — Martial ! Martial !

» — Me voici, Seigneur !

» — Approche, mon fils, j'ai besoin de toi. »

Et Martial traverse fièrement la foule qui le sépare du Maître. Il s'avance, rouge de bonheur, avec un peu d'orgueil d'être ainsi distingué par JÉSUS.

Quand il n'est plus qu'à quelques pas :

« — Martial, lui dit le Sauveur sans tourner la tête, vois comme la brise qui souffle a dérangé ma chevelure ; viens en séparer les boucles et fais-les flotter sur mes deux épaules. »

JÉSUS s'incline alors pour aider le travail de

l'enfant; Martial aussitôt prend dans sa main, avec le plus grand respect, la chevelure du Sauveur.

Or, tandis qu'il la sépare, il voit un œil ouvert qui le regarde avec affection, sans doute, mais une affection dans laquelle il peut lire un reproche.

Martial comprit la leçon ; il se jeta aux pieds du Maître, lui demanda pardon et fit à Judas de très humbles excuses. Il pleura longtemps son péché, qui pourtant n'était pas mortel.

Et, depuis ce temps-là, quand il prêchait les peuples jamais il ne manquait de dire : « DIEU voit partout, ne péchez nulle part, car nulle part vous ne pouvez éviter le regard de DIEU. »

Avertissement mille fois salutaire, qu'il faudrait rappeler sans cesse à notre pensée et graver en lettres d'or au fond de nos cœurs.

Le SECRET d'ÊTRE HEUREUX.

ÉCOUTEZ, mon enfant, le grand secret du bonheur.

C'était la fête patronale de Mme la comtesse de P... Une société nombreuse et brillante était présente. Parmi les invités se trouvait le petit Marc-Antoine, neveu et filleul bien choyé de la grande dame. La table, richement ornée, était

couverte de bonbons et de friandises de toutes sortes ; et au dessert, la comtesse de P... en fit faire ample provision à l'enfant.

Un officier, placé à côté d'Antoine, lui dit :

« — N'est-ce pas, mon enfant, que ton petit cœur appartient à ta chère tante ?

» — Oh ! non, repartit vivement le petit.

» — Naturellement, ta bonne mère y tient la première place.

» — Non plus.

» — Mais à qui donc appartient ton cœur ? » répliqua l'officier fort étonné.

Alors ce petit garçon de cinq ans prit une figure toute recueillie, et, fixant au Ciel ses grands yeux bleus, il dit d'une voix grave :

« — Tout mon cœur appartient au bon Dieu. »

Quelle bonne parole dans la bouche d'un enfant ! La réunion tout entière avait écouté ce petit dialogue avec le plus vif intérêt. La réponse inattendue de l'enfant ravit chacun ; mais la mère d'Antoine et sa tante se sentirent des larmes dans les yeux, et au fond de leurs âmes elles supplièrent Dieu de conserver toujours pour Lui le cœur de leur petit Marc-Antoine, sachant bien que les enfants qui aiment Dieu de tout leur cœur

aiment aussi parfaitement leurs parents, les pauvres, les malheureux, tous leurs frères en Jésus-Christ, et que c'est là le grand secret du bonheur.

Aimez Dieu, mon enfant, aimez-le de tout votre cœur, et vous serez heureux.

Aimez le prochain pour l'amour de Dieu, et vous ferez des heureux.



Le SECRET de FAIRE des HEUREUX.



Aimez le prochain pour Jésus, aimez Jésus dans votre prochain, et vous lui ferez du bien, et vous le rendrez heureux ici-bas et dans le Paradis. Écoutez cette histoire :

La petite maison n'a qu'une seule pièce au rez-de-chaussée ; quatre murs lézardés soutiennent le toit de chaume qui abrite, hélas ! bien imparfaitement les pauvres gens contre la pluie, le vent, le froid et la neige.

A l'intérieur pourtant tout est si bien rangé et si propre, que les vieux meubles vermoulus ont comme un air de gaîté.

Une femme tricote activement devant deux morceaux de bois mort qui se consument lentement dans le foyer de la cheminée. Près d'elle,

ses deux petits enfants, deux petits garçons, jouent et s'embrassent. L'aîné se nomme André, il a sept ans ; le second n'a pas encore quinze mois. André amuse son petit frère et l'empêche de s'impatienter pour permettre à sa mère de travailler. Celle-ci a plus souvent les yeux sur les deux têtes blondes que sur ses longues aiguilles d'acier, mais le tricot n'en va pas moins vite pour cela.

C'est une femme d'environ trente ans : elle est pâle et amaigrie. Par instants, deux larmes brillent dans ses yeux et tombent sur sa figure.

Tout à coup, sur ce tableau de famille, la porte s'ouvre. C'est un huissier qui entre. En le voyant, la pauvre mère devient plus pâle encore : elle laisse tomber son ouvrage à ses pieds et se lève toute tremblante.

« — Avant d'exécuter les ordres de M. Gorjut, dit l'huissier, je viens vous demander si vous pouvez payer.

» — Hélas, Monsieur, mon mari a cherché à emprunter, mais il n'a pu trouver un sou. Ainsi, c'est donc bien fini, M. Gorjut n'a pas pitié de nous ?

» — Je lui ai demandé de vous accorder du

temps ; il ne veut rien entendre ; c'est aujourd'hui la veille de Noël, il vous reste une demi-journée et demain pour trouver la somme.

» — Nous ne la trouverons pas ! s'écrie la pauvre femme en pleurant. Quatre-vingts francs ! qui donc nous prêterait tant d'argent ? Ah ! je vous en prie, Monsieur, je vous en supplie, ayez pitié de nous !

» — Je ne puis rien, chère dame, absolument rien.

» — Monsieur Gorjut est donc bien dur ! Nous chasser ainsi au milieu de l'hiver ! Il veut donc que nous mourions de faim et de froid dans la neige ? Si nous n'avons pu le payer, c'est que mon mari a été malade pendant deux mois, Mr Gorjut le sait bien.... Ah ! tenez, ajouta-t-elle avec désespoir, M. Gorjut est un méchant homme, il veut tuer mes enfants.

» — Je voudrais pouvoir vous venir en aide, dit l'huissier avec émotion, mais j'ai sept enfants à nourrir et je suis pauvre, presque aussi pauvre que vous. Il vous reste encore un espoir : allez voir M. Gorjut, peut-être se laissera-t-il attendrir.

» — Est-ce qu'il voudra me recevoir ?

» — Je l'espère. »

L'huissier se retira. La pauvre femme s'assura que son petit enfant dormait profondément, prit André par la main et sortit.

M. Gorjut, chaudement enveloppé dans une longue robe de chambre, était occupé à aligner des chiffres.

Une charmante jeune fille de dix-huit ans lisait, assise près du feu. Le riche propriétaire voulut bien interrompre son travail pour recevoir la visiteuse.

« — M'apportez-vous de l'argent ? lui demanda-t-il durement.

» — Hélas ! non, Monsieur.

» — Si ce n'est pas pour me payer, pourquoi venez-vous alors ?

» — Je viens vous demander du temps, Monsieur ; nous travaillerons et nous vous paierons, je vous le promets. Mon mari est mieux maintenant, ses forces sont revenues.

» — Du temps, un nouveau délai, non ! Vous deviez payer à la Saint-Martin et nous voici à la fin de l'année ! J'ai trop attendu, je ne veux plus attendre. »

La malheureuse tremblait comme une feuille ;

le petit André, tout effrayé, se cachait derrière elle.

« — Monsieur Gorjut, reprit-elle, nous vous avons toujours bien payé. Si nous sommes en retard aujourd'hui, c'est la faute de la maladie.

» — Cela ne me regarde pas. Je veux être payé. »

Et la pauvre femme se tourna suppliante vers la jeune fille, qui, jusque-là, n'avait point pris part à la scène.

« — Mademoiselle, de grâce ! intercédez pour moi près de votre père. »

La jeune fille fit un mouvement, mais elle ne leva point les yeux et garda le silence.

La jeune femme resta un moment interdite et regarda tour à tour, avec une sorte d'effroi, le père et la fille,

« — Mon Dieu, dit-elle enfin, je n'aurais jamais cru qu'on pût être aussi cruel pour les malheureux ! »

Puis elle reprit doucement et avec une certaine dignité :

« — Monsieur, je vous demande pardon d'être venue vous déranger. Je l'avoue, j'espérais vous attendrir ; je ne croyais pas que vous resteriez insensible devant la douleur d'une mère qui venait

vous implorer au nom de ses enfants. C'est à DIEU seul que je puis m'adresser maintenant ; peut-être aura-t-il pitié de nous. Ah ! monsieur, je ne vous souhaite pas de souffrir un jour autant que moi ! »

Et la pauvre mère, prenant son enfant dans ses bras, sortit vivement.

M. Gorjut s'était remis tranquillement à ses additions, la jeune fille avait fermé son livre ; mais sur la page qu'elle venait de lire, deux larmes étaient tombées.

La jeune femme rentra chez elle : l'enfant dormait encore, le feu s'était éteint. Elle s'assit près du berceau et se prit à sangloter.

Le petit André se suspendit au cou de sa mère et couvrit ses joues de baisers.

« — Maman, lui dit-il, M. Gorjut t'a fait pleurer : c'est un méchant. Quand je serai grand, je le lui dirai ; maman, je ne veux plus que tu pleures.

» — Eh bien ! je ne pleurerai plus.

» — Écoute, c'est demain Noël. Tu nous as dit que, ce jour, le bon Noël apportait des bonbons aux enfants sages. Moi, j'ai été bien sage, n'est-ce pas, maman, et petit frère aussi ?

» — Oui, mon ami, vous avez été sages tous les deux.

» — Alors, le bon Noël viendra chez nous cette nuit ?

» — Je l'espère.

» — Eh bien, maman, je ne veux pas de bonbons. Je vais dire ma prière pour que le bon Noël apporte de l'argent, pour que M. Gorjut ne te fasse plus pleurer. »

Et le petit garçon alla s'agenouiller, les mains jointes, au milieu de la chambre.

« — Oh oui ! prions, » s'écria la mère. Et, à son tour, elle s'agenouilla près du berceau de son petit enfant.

Il était nuit noire lorsque son mari rentra ; il apportait comme d'habitude un énorme fagot de bois mort.

Un instant après, la mère couchait les enfants. Mais auparavant André, qui n'oubliait pas le bon Noël, eut soin de placer sous le manteau de la cheminée les petits souliers de son frère et les siens.

Une demi-heure après, le père et les enfants dormaient. La jeune femme travaillait, pensant tristement à la menace du propriétaire. Elle n'avait rien dit à son mari de peur de le ren-

dre plus malade : elle préférait souffrir seule.

Vers dix heures et demie la lampe s'éteignit faute d'huile. Il n'en restait plus dans la maison, et la pauvre mère n'avait point d'argent pour en aller acheter. Il lui fallut interrompre son travail...

Les cloches de l'église sonnaient à grande volée, appelant les fidèles à la messe de minuit.

« — Je suis bien mal vêtue pour aller à l'église, se dit la pauvre femme, mais qu'importe ! »

Elle se leva et sortit sans bruit de la maison.

Cinq minutes après deux femmes s'arrêtaient devant la porte de l'humble chaumière.

« — Il n'y a pas de lumière dans la chambre, dit l'une d'elles à voix basse.

» — Ils sont couchés sans doute, mais entrez, la porte n'est fermée qu'au loquet. »

La plus jeune des deux femmes prit la lanterne des mains de sa compagne, ouvrit la porte doucement et entra seule dans la maison.

Elle s'avança timidement jusqu'au lit du petit André, puis, projetant autour d'elle la lumière de sa petite lanterne, elle vit Jacques endormi, l'enfant dans son berceau, le visage frais et rose d'André se détachant sur la toile blanche de son

oreiller. Il lui sembla même que le petit garçon avait ouvert les yeux.

Elle s'approcha de la table et allait y déposer ce qu'elle tenait à la main. Mais à ce moment, la lumière de sa lanterne frappa en plein les petits souliers placés par André sous le manteau de la cheminée.

Vivement elle se pencha : sa main fine et blanche passa plusieurs fois au-dessus des petits souliers ; et puis, légère comme un oiseau, elle alla rejoindre sa compagne.

Quand la jeune femme rentra au milieu de la nuit, Jacques et les enfants dormaient toujours.

Le matin, à l'aube naissante, Jacques et sa femme se réveillèrent en même temps. André, depuis longtemps, regardait du côté de la cheminée.

« — Maman, dit-il au premier mouvement qu'il entendit, le bon Noël est venu cette nuit : je voudrais savoir ce qu'il a apporté à mon petit frère et à moi. »

Jacques poussa un soupir.

« — Les riches sont bien heureux, dit-il amèrement, de pouvoir faire selon leur cœur pour leurs enfants.

» — Maman, cria André, dis-moi tout de suite ce qu'a apporté le bon Noël.

» — Oui, oui, je vais te le dire. »

Elle s'habilla très vite et alla prendre dans un meuble sa pauvre réserve de bonbons et de noisettes. Elle était presque gaie. Ce rien n'allait-il pas être la joie de ses enfants ? Mais comme elle se disposait à vider sa main dans le petit soulier, elle s'aperçut qu'une autre main l'avait prévenue.

Elle ne put retenir un cri de surprise, courut vers son mari et l'embrassa à plusieurs reprises.

« — Méchant, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, pourquoi ne me disais-tu pas que tu leur avais acheté des bonbons ? Mon DIEU, comme ils vont être heureux !

» — Voyons, calme-toi, fit Jacques; je ne te comprends pas : je n'ai rien acheté. Je n'ai pas trop de ce que je gagne pour leur acheter du pain. »

Elle alla prendre un soulier et le plaça sous les yeux de son mari.

« — Jacques, s'écria-t-elle, en mon absence, cette nuit, quelqu'un est donc entré chez nous ?

» — Mais oui, maman, cria le petit André, le bon Noël, je l'ai vu. »

Et la jeune femme versa sur la table le contenu des petits souliers. Au milieu des bonbons tomba une pièce de vingt francs.

« — Jacques, de l'or ! fit-elle, regarde.

» — De l'or ! répéta le mari qui croyait faire un beau rêve. Elle prit les autres souliers. Dans chacun il y avait une pièce de vingt francs et des bonbons.

» — Quatre-vingts francs ! nous sommes sauvés ! Et, folle de joie, elle embrassait Jacques, puis les enfants ; elle leur montrait les pièces d'or qu'elle faisait sonner dans sa main. Elle pleurait ; la joie et le bonheur l'étouffaient.

» — Le bon Noël est bien gentil, dit tout à coup le petit André : je lui avais demandé de l'argent et il m'a aussi apporté des bonbons.

» — André, lui dit sa mère, tu m'as dit tout à l'heure que tu avais vu le bon Noël.

» — Oui, maman, je me suis réveillé la nuit, j'ai vu chez nous une grande lumière, et au milieu le bon Noël qui descendait du Ciel. Il était là, tiens, tout près de moi. Il m'a regardé et j'ai vite fermé les yeux.

» — Et comment était-il ?

» — Oh ! maman, je n'ai pas osé le regarder longtemps, mais il m'a semblé qu'il avait une figure belle comme celle de Mlle Gorjut.

» — Ah ! je comprends ! s'écria la jeune femme

en levant les bras au ciel. Mon Dieu, soyez béni ! Pendant que je suppliais le père, vous avez touché le cœur de la fille. A côté de l'homme égoïste et sans cœur vous avez placé l'ange de la charité. »

Heureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde !

Enfants chrétiens, l'heure d'une croisade nouvelle a sonné : qui oserait dire qu'elle est moins noble que les précédentes ? C'est le temple du Dieu vivant, c'est l'âme de nos frères qu'il s'agit de soustraire à la tyrannie de Satan. Il ne vous est pas permis de vous retirer de la lutte, de vous abandonner au repos. Dieu veut, au contraire, que vous soyez au premier rang.

Consacrez-vous au Cœur de Jésus, afin d'obtenir pour vous-mêmes :

1° La conservation de l'innocence baptismale,

2° Une bonne première Communion,

3° La fidélité aux pratiques religieuses.

Soyez les apôtres du Cœur de Jésus par la prière, par la parole et par la vertu, afin d'obtenir :

1° Le triomphe de l'Église et du Saint-Siège,

2° Le salut de la France et du monde,

3° La conservation de la foi dans la famille et dans l'école.

Dieu le veut ! rien de plus nécessaire ; —



vous le pouvez, rien de plus facile. Dites donc, de cœur et de bouche :

Je veux être chevalier du Sacré-Cœur !

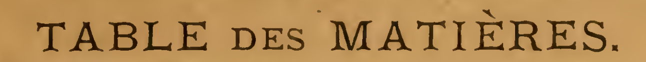


TABLE DES MATIÈRES.

Préface 7

I. L'Enfant Chrétien apôtre par la PRIÈRE.

La prière des enfants 11

Ce que peut la prière des enfants. 13

Comment on parle au bon DIEU 15

Comment on écoute le bon DIEU et comment le bon DIEU nous écoute 17

Comment le bon DIEU écoute les prières que l'on fait pour l'Église. 18

Comment le bon DIEU écoute les prières que l'on fait pour la patrie 22

Comment le bon DIEU écoute les prières que l'on fait pour la famille 24

La prière d'un enfant pour son père. 26

La prière la plus efficace 28

A JÉSUS par MARIE 31

Un ange de piété filiale 35

Un père et une mère ramenés à DIEU par leur enfant 37

Comment le bon DIEU écoute les prières que l'on fait pour le salut des infidèles 42

Comment le bon DIEU écoute les prières que l'on fait pour la conversion des pécheurs 46

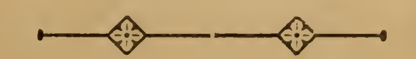
Un petit apôtre de la prière 49

II. L'Enfant Chrétien apôtre par la PAROLE.

Influence d'une bonne parole 53
Comment les enfants peuvent rendre leurs parents heureux en ce monde. 55
Comment une enfant conduisit son père au sermon. 61
Comment les enfants peuvent entraîner leurs pères à la Table sainte 63
Une précieuse conquête. 69
Un honnête homme n'a que sa parole 70
Le bonheur des bonheurs 72
Comment les enfants inspirent à leurs parents l'horreur du péché 74
Comment les enfants empêchent que DIEU ne soit offensé par de mauvais discours 75
Comment les enfants amènent leurs parents à la pratique de la religion 78
Comment les enfants procurent à leurs parents une sainte mort 82
Le secret du franc-maçon 84
Deux bons frères 88
La vraie fraternité 91
Comment les enfants procurent à leurs parents une heureuse éternité 92
Un petit apôtre de la parole 93

III. L'Enfant Chrétien apôtre par la VERTU.

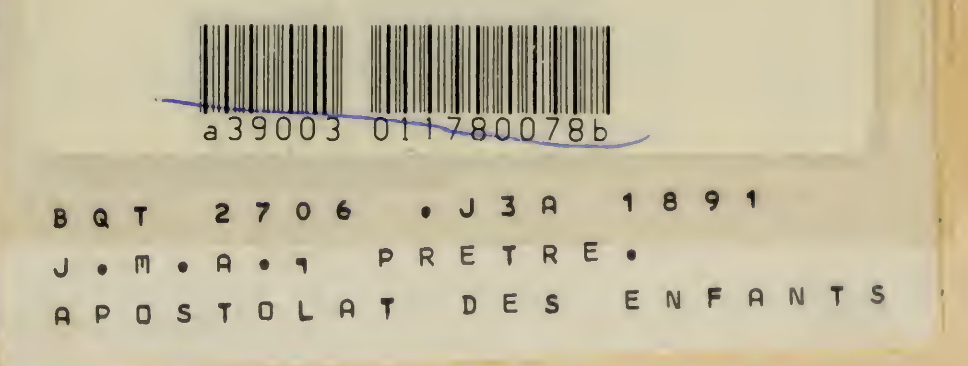
Influence du bon exemple 98
La prédication de l'exemple 101
L'apostolat de la piété 103
L'apostolat de la foi 124
L'apostolat de l'obéissance 130
L'apostolat de la douceur 134
L'apostolat de la force chrétienne. 139
L'apostolat de la patience 140
L'apostolat de la souffrance 143
L'apostolat de la pénitence. 146
L'apostolat du zèle 148
Zèle original de Dom Bosco 152
L'apostolat de la charité. 155
L'ancien évêque d'Uzès et son élève. 158
L'apostolat de la persévérance dans le bien . . . 162
L'apostolat du dévouement 164
Un petit apôtre de la vertu 165
Le maître et le modèle des apôtres 168
Le secret d'être heureux. 174
Le secret de faire des heureux. 176



Cameraci, 2 Februarii 1890.

A. SUDRE,

P. C. M. Superior, V. G.


a39003 011780078b